

Carnet de voyage d'une baroudeuse en quête de grands espaces
L'Australie, six mois sous le Tropique du Capricorne

Doc et moi avons quitté la France le 11 Novembre dernier pour nos premiers pas en Asie.

Quatre jours nous ont permis de découvrir les principaux aspects de Kuala Lumpur en Malaisie, puis nous avons pris un train pour franchir la frontière thaïlandaise. Là, j'ai eu un

vrai coup de cœur pour l'île de Koh Tao, un petit paradis terrestre située dans le golfe de Thaïlande, où j'ai plongé avec des requins baleine. Nous sommes ensuite montées dans le

nord et le Triangle d'or, afin de faire un trek dans la jungle et de se baigner avec des éléphants. Enfin toutes les deux sommes redescendues sur Bangkok, la capitale, et ses rues animées. Vingt-huit jours de voyages en Asie plus tard, nous continuons notre route vers

l'Australie !



A ma grand-mère,
Femme formidable qui a toujours fait passer le bonheur des autres avant le sien,
Femme courageuse et aventureuse à qui on me compare souvent,
Grand-mère douce et aimante qui me manque tous les jours...



Vendredi 09 Décembre 2011. Jour 29. Australie – Perth

Après une courte escale à Kuala Lumpur, Doc et moi montons dans un avion quasiment vide direction Perth, capitale du Western Australia. A cinq heures du matin, une hôtesse vient me tapoter sur l'épaule car je me suis endormie sur trois sièges vides. L'avion va atterrir, je dois m'asseoir, remonter mon siège et

attacher ma ceinture. Ceinture qui ne servirait strictement à rien en cas de crash, me suis-je toujours dit. Un coup d'œil jeté par le hublot me permet de voir le soleil se lever sur l'océan, qui semble d'un bleu parfait. L'atterrissage est réussi, nous récupérons nos bagages et mon passeport écope d'un nouveau tampon. Nos sacs à dos passent une nouvelle fois sous un scanner, et je me vois confisquer mes balles de jonglage car il y a des graines dedans ! Balles que j'avais achetées en Crète et qui avaient fait notre fortune aux feux rouges. C'est donc en pestant que je quitte l'aéroport, mais mon premier sentiment en sentant l'air frais emplir mes poumons est jouissif. Bien loin des gaz d'échappements et des odeurs fétides des rues de Bangkok ! Il ne nous faut tendre le pouce que cinq minutes pour qu'une voiture s'arrête et nous dépose chez Matt, le premier Couchsurfeur à nous héberger dans ce grand pays. Celui-ci habite à Cloverdale, dans la périphérie Est de Perth, et nous accueille avant de partir au travail. Bien que n'ayant dormi que quelques heures cette nuit, il n'y a pas une minute à perdre, et Doc et moi nous rendons en ville. Il y a de nombreux espaces verts, les larges rues sont propres, agréables et au premier abord les australiens semblent très accueillants. Ouverture d'un compte bancaire, achat d'un téléphone australien, demande de papiers nous permettant de travailler dans le pays, rien n'est laissé au hasard. Enfin, après avoir crapahuté toute l'après-midi, toutes les deux rentrons chez Matt. Je me fabrique de nouvelles balles de jonglages grâce à des graines, des chaussettes, du fil et une aiguille tandis que notre hôte mixe de la musique sur ses quatre platines et que Doc regarde la télévision.

De Samedi 10 à Mardi 13 Décembre 2011. Jour 33. Australie – Perth – Cloverdale

Les jours passent et se ressemblent... Dans l'attente de recevoir des papiers administratifs essentiels pour pouvoir travailler, je jongle toutes les après-midi aux carrefours de la circulation. Limousines, billets de cinq ou dix dollars tendus par les fenêtres, pièces jetées de tous côtés, encouragements, klaxons, applaudissements, sourires, félicitations... les australiens n'ont jamais vu ça ! La police non plus d'ailleurs, et je suis maintenant connue de toutes les patrouilles du secteur qui ne me laissent pas travailler. Ils nous ont même ramenées chez nous une après-midi pour que l'on arrête de jongler ! Telle des malfrats, toutes les deux assises sur les bancs à l'arrière de la fourgonnette, dans une sorte de cellule froide et triste sans aération. Cela nous aura au moins évité de faire du stop ! Doc et moi passons nos soirées devant la télé, car Matt qui se fait de plus en plus discret passe de moins en moins de temps avec nous. Ce dernier se faisant à manger de son côté, voilà trois jours que nous ne mangeons que des pâtes et je rêve de vraie nourriture !



De Mercredi 14 a Vendredi 23 Décembre 2011. Jour 43. Australie – Perth – Spearwood

Ayant la désagréable impression de déranger Matt, je me suis mise à la recherche d'un nouveau Couchsurfeur, chez qui l'on pourrait attendre de recevoir nos papiers. Arrivées en stop chez notre nouvel hôte, Scotty, nous découvrons sa sympathique maison située dans la banlieue Sud de Perth. Un précédent Couchsurfeur a baptisé l'endroit « Scottopia », en rapport avec le maître des lieux et pour le côté « peace », utopique de la maison. Dès notre arrivée, nous sommes mises dans le bain. Scotty et ses amis Luke et Kevin nous accueillent chaleureusement, et nous passons une super soirée. A l'approche de Noël, Luke a prévu de se peindre un sapin sur les cheveux et se les est décolorés pour l'occasion. Le défi est relevé, grâce à un travail d'équipe l'arbre est un succès, et nous nous retrouvons tous peinturlurés de la tête aux pieds de sprays pour cheveux. Garry, le père de notre hôte, nous offre un barbecue de rêve composé d'un rôti de plusieurs kilos, de saucisses et de crevettes. C'est un



régal ! Doc et moi gardons le même rythme de jonglage en travaillant en moyenne trois heures par jours, puis rentrons à la maison manger ce que « Le chef Scotty » nous a préparé. Nous sommes de vrais coqs en pates ! Face à notre grande envie de voir des koalas, Kevin nous invite dans un parc d'attraction où nous pouvons voir des kangourous et prendre un koala dans nos bras. Contre toute attente, la pauvre bête que j'ai surnommée Henri sent très mauvais et n'est pas douce du tout. Peut-être est-ce le fait d'être trébuchée de mains en mains toute la journée ? Doc comme moi n'aimons pas beaucoup le principe des zoos, mais une fois sur place, il est difficile de refuser. Nous passons le reste de l'après-midi à hurler dans des attractions qui soulèvent le cœur et à glisser sur des toboggans remplis d'eau. Le parc d'attraction, à la base prévu pour les enfants, nous amuse beaucoup et tous les cinq passons une

super journée. Scotty nous a invitées à passer Noël en compagnie de sa famille, mais Doc et moi décidons de partir la veille du jour J. Malgré notre mécontentement en fin de séjour thaïlandais, toutes les deux avons décidé d'explorer ensemble la côte Sud-Ouest de l'Australie jusqu'à Esperance, avant de nous séparer. Grâce à Gumtree, un site internet destiné aux backpackers, j'ai trouvé un français voulant partir pour la côte Est par Esperance, et qui cherche des voyageurs pour partager les frais d'essence. On the road again !

Jour 44. Australie - Busselton

Neuf heures trente pétante, comme prévu, Lylian arrête la voiture dans le jardin. Petit et trapu, ce pérorateur porte un short de bain, une chemise ouverte sur une chaîne en or, et son poignet est entouré d'une montre en argent trop grande. Je prends Scotty dans mes bras, lui dis « See you in six months ! » et embrasse le chat, Ninja, le seul de son espèce à grogner comme un chien car il a peur des mouches. Tous deux regardent la voiture break surchargée partir, et nous nous faisons de grands signes d'au revoir. Nous quittons enfin Perth, après quinze jours à ne rien faire qui m'ont paru une éternité. Lylian, Doc et moi longeons la côte Sud-Ouest sur environ cent kilomètres et prenons le temps de nous arrêter à plusieurs endroits. Celle-ci est tantôt sableuse tantôt rocheuse, mais l'eau y est toujours glaciale. Les barbecues électriques libres d'accès qui pullulent en Australie nous permettent de faire cuire la viande



hachée que l'on a achetée, et nous déjeunons face à l'océan. Repartis sur la route, Lylian aperçoit au loin un groupe de kangourous qui semblent effrayés de nous voir, et tous les trois sommes ravis de les observer bondir gracieusement. Arrivés en fin d'après-midi dans la ville de Busselton, Lylian et moi prenons l'apéritif sur la plage en admirant le soleil se coucher, puis faisons cuire des pâtes sur le camping gaz. Doc et moi installons la tente que notre nouvel ami nous a prêtée, tandis que lui aménage sa voiture pour y dormir.

Samedi 24 Décembre 2011. Jour 45. Australie – Busselton

Réveil maussade. Je n'arrive pas à m'enlever de la tête que nous sommes le 24 Décembre et que je suis à plus de quinze mille kilomètres de ma famille. Nous sommes habituellement tous réunis, et restons autour de la table six heures d'affilée à manger, boire et rire ! A neuf heures le soleil frappe la tente et nous oblige à nous lever. En ce jour de Noël, je décide d'aller tester la générosité des australiens en allant jongler à un carrefour. Deux heures plus tard quand Lylian vient me chercher, ma boîte est remplie de pièces et de billets, soixante-huit dollars au total. Tous les trois nous installons dans un parc pour déjeuner et faire une petite sieste, puis je me rends dans une église afin de prier pour ma famille et mes amis en ce jour si particulier. Je ne pourrais malheureusement pas assister à ma messe annuelle étant donné que je voyage avec des païens. De retour sur la plage, Lylian et moi décidons de parcourir les deux kilomètres qui nous séparent du bout de la plus longue jetée de l'hémisphère Sud, et arrivons à rentrer gratuitement grâce à un petit sourire. La jetée



s'avance à perte de vue dans l'océan, et le vent qui souffle se fait de plus en plus violent. Construite en béton et récemment restaurée, un petit train permet aux plus faibles et aux plus paresseux d'atteindre le bout en dix minutes. En ce qui nous concerne, c'est après vingt-cinq minutes de lutte contre le vent que tous deux arrivons enfin à destination, et je suis très surprise d'y trouver un magasin de souvenirs. Décidément les australiens

ne pensent qu'au fric ! La terre ferme retrouvée, tous les trois faisons la rencontre d'Alex, un irakien installé à Perth depuis quelques années. Dans un élan de bonté, ce dernier nous offre notre repas de Noël. Des légumes et des fruits en excès, ce qui coûte le plus cher dans le pays. Enfin, ayant sympathisé, il nous invite à le suivre dans un camping où il a déjà planté sa tente. Arrivés vers minuit, je me permets de demander à nos voisins de tente si l'on peut trinquer avec eux, et nous passons finalement la nuit à rire tous ensemble.

Dimanche 25 Décembre 2011. Jour 46. Australie – Augusta

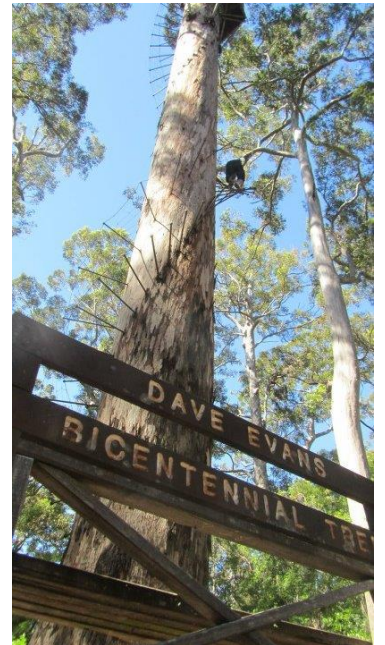
Alex nous réveille vers dix heures pour libérer l'emplacement. La nuit a été courte, mais une longue douche brûlante m'aide à émerger et nous reprenons la route par la côte. La plage de Dunsborough est époustouflante tant le sable y est blanc et l'eau transparente. Les seulement quarante centimètres de profondeur sur près de cent mètres permettent de rejoindre des bancs de sable isolés et de s'avancer un peu plus dans l'océan. Nous disons au revoir à Alex après que j'ai joué quelques minutes au foot avec lui, et continuons de descendre vers le Sud. De nombreux feux de forêts ont ravagé le paysage, laissant place



à de tristes arbres morts épars dans les dunes de sable. Plus au Sud et sur notre droite la côte est superbe. Découpée, déchiquetée, les vagues s'abattent sur la roche dans de grands fracas, provoquant le jaillissement de l'eau et une dense écume à la surface de la mer. Sur notre gauche s'étendent des vignes à perte de vue. Nous traversons en effet la région de Margaret River, réputée pour ses vignobles. Mais le jour de Noël toutes les caves sont fermées, et nous atteignons Augusta à la tombée de la nuit sans avoir pu goûter de vin. Située à l'extrême Sud-Ouest du pays, à la croisée des océans Austral et Indien, il souffle un vent terrible dans la ville. Les lentilles que Lylian et Doc font cuire sont froides en un rien de temps, et la tente essuie de violentes rafales durant la nuit.

Jour 47. Australie – Shannon National Park

Lylian conduit à travers les denses forêts d'eucalyptus du Karri National Park, et s'arrête fréquemment pour que nous nous imprégnions de ce magnifique paysage. Une petite randonnée d'une heure nous mène à un eucalyptus géant dans lequel se trouve un trou permettant aux touristes de passer. Tous les trois allons ensuite sur l'un des trois sites de la région où l'on peut grimper au sommet d'un arbre. Celui-ci s'appelle le « Dave Evans Bicentennial Tree » et culmine à soixante-quinze mètres de haut. Cent trente barres de fer y sont plantées en colimaçon le long du tronc, puis de maigres échelles permettent d'atteindre le sommet. Le tout est protégé par un grillage de fortune, du fil de fer entourant l'arbre de toute sa hauteur. Après dix minutes d'ascension périlleuse, bercés au grès du vent, Lylian et moi atteignons le sommet et découvrons une superbe vue circulaire sur quarante kilomètres aux alentours. Ce géant de la forêt, qui domine tous les autres arbres, servait autrefois à surveiller les feux de forêts. La terre



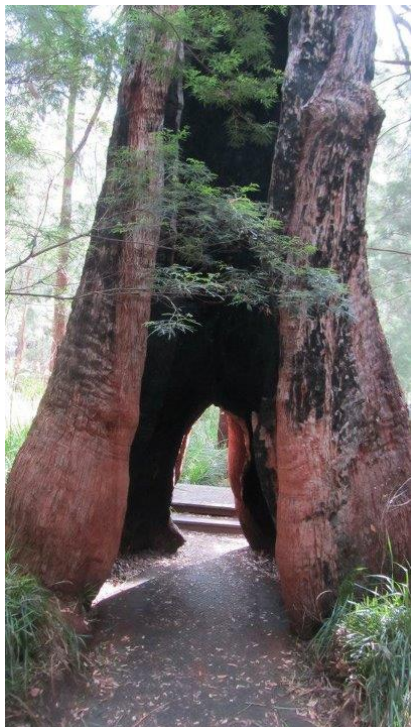
ferme retrouvée, nous décidons de nous rendre au Shannon National Park pour y passer la nuit. A notre agréable surprise, l'endroit est super ! Des chalets de montagnes et des barbecues disséminés sur le site sont en libre accès. Les lieux étant quasiment vides, j'en profite pour inviter deux backpackeurs à se joindre à nous. Arnaud vient de la région parisienne et Franck d'Allemagne. Tous les cinq nous attelons à faire un gigantesque feu de bois pour y faire cuire les légumes que nous avons échangés contre quelques dollars dans une guérite en libre-service. La ratatouille cuite, nous y cassons une douzaine d'œufs et ajoutons du sel et du poivre. Avec un petit verre de vin rouge, le met est succulent. Enfin



rassasiés, Arnaud sort sa guitare et tous les cinq chantons autour du feu jusque tard dans la nuit. Quelques Kookaburras se jouent de nous en piaillant : nous sommes éberlués d'entendre cet oiseau australien imiter à la perfection le cri du singe, et nous nous y méprenons presque. Les immenses arbres qui nous entourent laissent entrevoir les étoiles et la voie lactée dans leurs feuillages... En un mot, le moment est magique !

Jour 48. Australie – Denmark

Frank et Arnaud ont dormi dans leur van, Doc dans la tente, et Lylian et moi sur les lits en bois d'un des chalets. Ayant fait un feu dans le petit poil rustique avant de nous endormir,



nous avons été enfumés la première partie de la nuit. Puis une fois le bois complètement consumé, nous avons grelotté la seconde partie car porte et fenêtres étaient grandes ouvertes. Vers midi tout le monde se réveille et l'on petit déjeune autour d'une table de pique-nique en bois avant de se dire au revoir. Lylian, Doc et moi prenons la route de « La vallée des géants » tandis que les autres se rendent au Karri National Park. Une fois arrivés, nous sommes déçus de trouver une sorte de parc à thème payant où l'on décide de ne pas entrer. La flamme olympique y serait passée pour les jeux d'été de l'an 2000. Tous les trois nous baladons tout de même entre de gigantesques arbres datant de plusieurs centaines d'années. Ceux-ci, à cause de feux et de champignons, sont creusés de l'intérieur, et l'on peut y entrer. Considéré comme l'un des plus beaux Parc National d'Australie par le Lonely Planet, « The valley of giants » nous déçoit en comparaison du Karri National Park, gratuit, incroyable et beaucoup moins réputé. La route nous mène ensuite à la

« Peacefull beach », portant bien son nom tant l'endroit est beau et calme. Lylian, voulant imiter les 4X4 qui conduisent sur la plage, embourbe la voiture dans le sable blanc. C'est en creusant sous les roues et en poussant le véhicule que l'on arrive à se dégager, et arrivons dans un camping hippie situé à proximité. L'ambiance y est détendue. Les parents barbus, chevelus ou avec des dreads discutent autour du feu, tandis qu'un nombre incalculable d'enfants jouent pieds nus, chantent et dansent. Les vans colorés côtoient d'énormes tentes datant d'un autre siècle, et des fleurs sont dessinées partout. Je me crois tombée dans un film américain des années soixante-dix... Mais ne voulant pas payer pour dormir, nous reprenons la route et décidons, poussés par la fatigue de s'arrêter en plein centre de la ville de Denmark. Tous les trois faisons cuire riz et saucisses au réchaud, puis montons la tente près d'une aire de jeux pour y passer la nuit.

Jour 49. Australie – Albany

A sept heures et demie un ranger nous réveille pour que nous décampions. En effet, la tente est posée sous une pancarte « No camping », et les australiens sont très regardants en ce qui concerne le camping sauvage. Pour la première fois Lylian me laisse les clefs de la voiture, et je m'installe derrière le volant. L'épreuve de la conduite à gauche se révèle relativement aisée grâce à la boîte automatique, mais j'actionne les essuies glaces qui remplacent les feux de clignotants à chaque fois que je souhaite tourner. La ville d'Albany rejointe en un rien de temps, Lylian et moi profitons du Wifi gratuit au Macdo, et je réponds aux courriers qui se sont entassés dans ma boîte mails. Cherchant ensuite désespérément un feu rouge où je puisse jongler, je suis étonnée de constater que la ville ne contient que des ronds-points, et range donc mes balles. A la nuit tombée, Lylian, Doc et moi nous rendons dans un camping gratuit situé sur la plage, où l'on tombe nez à nez avec quatre vans de français. L'ambiance est à la rigolade, et nous sommes finalement dix compatriotes et un allemand à discuter jusque tard dans la nuit, emmitouflés sous une couche impressionnante de pulls tant il fait froid.

Jour 50. Australie – Albany – Waychinicup National Park

Lylian, Doc et moi quittons les lieux avant les autres français qui semblent continuer à dormir dans leurs vans. La première de nos visites de la journée est la Wind Farm, un site où trônent une vingtaine de gigantesques éoliennes, à cent mètres de l'océan. Elles servent à alimenter Albany en électricité, « c'est pour ça qu'il n'y a pas de feux rouges dans la ville » dis-je en plaisantant.



Tous les trois nous rendons ensuite au Natural Bridge, des falaises de granit qui tombent dans l'océan. Un énorme rocher fait office de pont naturel, laissant les vagues s'engouffrer et se fracasser en dessous. C'est magnifique ! Escalader la roche nous a mis en appétit, et Lylian nous conduit à côté d'une plage où je fais cuire des pâtes sur le camping gaz. Par chance nous trouvons des douches chaudes et chacun en profite pour se décrasser avant de reprendre la route pour le Waychinicup National Park. Arrivés à temps pour admirer le soleil se coucher, je tente de faire cuire des pommes de terre coupées en rondelles sur la plaque en inox d'un barbecue en libre accès. Mais sans huile celles-ci attachent et finissent par brûler, laissant plus d'un centimètre de cramé sur la plaque. C'est un échec cuisant, et l'on se résout à les manger crues avant d'aller se coucher l'estomac quasiment vide.

Jour 51. Australie – Cap Le Grand National Park – Lucky Bay

Lylian conduit les presque quatre cent cinquante kilomètres qui nous séparent de la prochaine grande ville, Esperance. A mesure que nous avançons dans les terres il fait de plus en plus chaud, la végétation s'amenuise, et les quelques bourgs que l'on traverse ne contiennent qu'une station essence défraîchie et hors de prix. Arrivés à destination en fin d'après-midi, Doc nous annonce qu'elle reste dans la ville pour faire du Woofing (bénévolat

chez l'habitant contre le gîte et le couvert). Sans ajouter un mot, cette dernière rassemble ses affaires, et Lylian et moi l'accompagnons chez son hôte. L'ambiance est tendue et nous lui disons rapidement au revoir avant de partir direction Cap Le Grand National Park, où tous les deux voulons passer la nuit. Le soleil s'est couché, il fait sombre et nous roulons plus d'une heure à travers le bush. Soudain, les phares de la voiture éclairent un gros kangourou et son bébé qui nous observent



apeurés, au milieu de la route. Lylian freine brusquement et klaxonne en se déportant sur la droite, mais les bêtes suivent la lueur des phares et semblent bondir sous nos roues. Instinctivement, ne voulant pas voir ce massacre, je cache mon visage dans mes mains et m'attends à un choc terrible ainsi qu'à un bruit d'os broyés. Mais par chance, l'adulte passe de justesse devant le véhicule tandis que son petit, tétanisé, reste à dix centimètres de la roue avant gauche. C'est la première fois que je vois des kangourous d'aussi près, quelle chance qu'il n'y ait pas eu d'accident ! La frayeur passée, Lylian reste vigilant et nous amène sains et saufs au camping. Celui-ci est plein, mais bravant l'interdit, nous y rentrons quand même, et je pose la tente dans l'herbe à côté d'un kangourou qui sautille entre les autres maisons de toile. L'animal est parfaitement à son aise, et tout le monde semble trouver cela

normal. Je fais cuire le dîner sur une plaque à gaz mise à la disposition des campeurs, et Lylian et moi discutons en buvant quelques verres de vin avant de se dire bonne nuit.

Samedi 31 Décembre 2011. Jour 52. Australie – Esperance

Lylian qui est entré clandestinement dans le camping se fait réveiller par un ranger qui lui fait payer la nuit, et lui demande de bouger la voiture. Lorsque je me lève enfin, après avoir déplacé une première fois la tente à cause du soleil, je dois chercher mon camarade de route sous une chaleur écrasante. Garé à côté de la plage, tous les deux décidons d'aller nous baigner dans cette eau presque trop bleue pour être réelle. Le cadre est idyllique mais l'océan beaucoup trop froid pour s'y prélasser, et je sors cinq minutes après m'être aperçu que le fond ne présentait ni poissons ni coraux intéressants. Retournés au camping pour déjeuner, nous tombons nez à nez avec un kangourou et son bébé, attirés par les effluves du plat que je cuisine. Enthousiasmée, je donne de la banane au grand tandis que le bébé lèche mes doigts plein des pommes de terre que je viens de peler. Je suis sous le charme et n'aurais pu rêver de plus beau cadeau de Noël venant de Mère Nature. Malheureusement la joie de cette



rencontre atypique est de courte durée, sur le point de partir du parc national, la voiture ne démarre pas. Finalement, après avoir infructueusement essayé de recharger la batterie, vérifié le niveau d'huile et un tas d'autres choses qui me dépassent, le véhicule démarre dans un doux ronronnement, comme si de rien n'était. Lylian conduit d'une traite les quarante-cinq kilomètres qui nous séparent d'Esperance, et me dépose chez l'australien qui accueille Doc. Même si nos rapports se sont dégradés depuis notre dernier voyage en Thaïlande, je veux m'assurer que tout va bien avant de reprendre la route. Geoff a lui-même construit sa maison : la pièce principale est vaste d'environ cent mètres carrés et est ouverte sur une demi-douzaine d'autres petites pièces. De nombreuses vérandas font abondamment



entrer la lumière du jour, et le sol et les murs sont en ciment brut. L'imposante cheminée en pierre qui trône fièrement au milieu du salon sert à chauffer les lieux pendant l'hiver, car l'immense toit en taule n'est pas isolé. Aucune portes (ni aux toilettes), pas de tapis, pas de télévision ni d'appareils électroménagers... L'endroit est sans artifices, car Geoff vit de la permaculture. Il boit l'eau de la pluie, s'éclaire grâce à des panneaux solaires et

fait ses besoins dans des toilettes sèches dont il collecte les excréments, engrais naturel pour son jardin potager. Ce mode de vie lui permet de survivre grâce à la nature, et de ne rien acheter provenant d'un supermarché. Doc semble être à son aise dans cet environnement, et nous prenons l'apéritif tous ensemble à la lueur d'une bougie. Une tempête s'est abattue sur la ville, nous empêchant de nous entendre parler à cause de la pluie qui frappe le toit en taule. Enfin, minuit approchant, Lylian et moi prenons congé de nos hôtes pour aller en ville, et faisons la connaissance de deux françaises dans un pub. L'ambiance est à la fête, la

musique country me transporte dans l'Ouest américain et chacun dense une chope de bière à la main. Aux douze coups de minuit amis et inconnus se serrent dans les bras, s'embrassent, trinquent, sourient, chantent et crient, le monde semble n'être que joie et paix... Nous basculons dans une nouvelle année, faite d'espérance, de promesses, de projets nouveaux, mais le monde restera malheureusement le même. Les pauvres le resteront, les guerres continueront, la maladie sévira toujours, la nature ne cessera pas ses caprices et le temps continuera de filer. Un peu plus tard dans la nuit, alors que Lylian et moi avons beaucoup trop bu, nous rentrons chez Geoff qui nous a invités à dormir. J'use de mes dernières forces pour déplier mon tapis de sol à même le béton, au milieu de la vaste pièce principale, et m'endors dans la foulée.

M'étant abstenue durant de longues années, j'ai décidé de prendre quelques bonnes résolutions pour 2012, dont voici quatre exemples :

- Parler couramment anglais ;
- Arrêter de fumer ;
- Passer plus de temps avec ma famille ;
- Avoir un objectif précis pour la rentrée scolaire de 2012 (études ou voyages), trouver ma voie.

Dimanche 1^{er} Janvier 2012. Jour 53. Australie – Désert du Nullarbor

A neuf heures tout le monde est réveillé, et Geoff qui m'a surnommée « Party girl » nous propose de rester quelques jours de plus. Comme j'ai mal à une dent, il ouvre une armoire remplie de fioles médicinales aux plantes, et m'en offre une contenant de l'huile de girofle, à appliquer sur la douleur. Lylian et moi devons prendre la route mais notre hôte ne semble pas disposé à nous laisser partir, et retarde l'échéance. Enfin, après m'avoir invitée à revenir et donné sa carte, nous le remercions et lui disons au revoir. Doc me lance « A dans six mois, ne passe pas les portes sans moi ! », et je quitte les lieux en me disant que nous vivons maintenant chacune l'aventure de notre côté. Me reviennent alors en mémoire les quatre ans de voyage et les quinze pays que nous avons visité toutes les deux, non sans un pincement au cœur. Lylian et moi faisons un rapide tour en ville pour faire le plein de victuailles et d'essence, en vue de la très longue traversée du désert du Nullarbor. Nous prenons enfin la route à quinze heures, et nous arrêtons trois heures plus tard pour dîner tant qu'il fait encore jour. La ville de Norseman est vide, sombre, triste et je refuse d'y passer la nuit tant elle est déprimante. Ayant pris le volant, j'arrête le véhicule cent kilomètres plus loin « in the middle of nowhere », quelque part dans le désert pour que Lylian et moi dormions.



Jour 54. Australie – Désert du Nullarbor

Réveillée par le croassement des corbeaux et l'inconfort de mon tapis de sol épais de cinq millimètres sur le sol sec et les cailloux, je sors de ma tente pour admirer le soleil se lever. Lylian, qui a confortablement dormi dans sa voiture, conduit environ quatre cents kilomètres

pendant que je bouquine. La journée n'en finit pas... Nous roulons sur la plus grande ligne droite d'Australie et du monde, cent quarante-six virgule six kilomètres à travers le désert, sans avoir à tourner le volant. La voiture étant automatique et avec un régulateur de vitesse, la seule chose à faire est de rester éveillés. Après une courte pause déjeuner, je prends les commandes pour l'après-midi et nous croisons une demi-douzaine d'émus et presque autant de lapins. Voilà plus de mille kilomètres que Lylian et moi faisons dans le désert du Nullarbor



et nous n'avons pas croisé une ville, pas un village. Seules des stations-essence hors de prix ponctuent la route tous les deux cent cinquante kilomètres, le litre étant annoncé un dollar plus cher qu'ailleurs. La végétation oscille entre vastes plaines désolées et arbres secs de cinq mètres maximum, sur lesquels des voyageurs ont laissé une trace de leur passage. Tous deux croisons ainsi plusieurs arbres à chaussures, un arbre à soutien-gorge et d'autres indéfinissables à cent vingt kilomètres

par heure. Par chance le ciel est couvert et il pleut de temps à autre, ce qui fait agréablement baisser la température. Les derniers backpackeurs croisés ont traversé le Nullarbor sous quarante-deux degrés ! Au crépuscule je n'en peux plus de conduire, mon corps est engourdi et je vois trouble. Cette nuit, une fois de plus, nous dormirons « into the wild ». Installée dans la tente et enveloppée dans mon duvet, le silence profond du désert est ponctué de craquements de branches, bruissements de feuilles entraînées par le vent, et des bruits des animaux de la nature.

Jour 55. Australie – Port Augusta

Nous roulons de nouveau toute la journée et croisons plusieurs épaves de voitures retournées, encastrées dans des arbres ou abandonnées. Lylian et moi nous demandons alors si on laisse ces cadavres par mesure d'économie, ou font-elles figure de prévention sur une route aussi longue et monotone ? En fin de matinée, alors que nous approchons de la frontière séparant le Western du South Australia, je me charge de cacher les quelques bananes et pommes de terre que nous avons. Il est en effet interdit de transporter fruits et légumes d'un état à l'autre, et des rangers sont en charge d'inspecter chaque véhicule. Enfin, après avoir échappé à la confiscation de nos seuls aliments sains, c'est en début de soirée que l'on arrive à Port Augusta. Cette ville est la première annonçant la fin du désert, et je suis heureuse de voir des rues, des carrefours et des humains ! Après mille neuf cent seize kilomètres de plaines à perte de vue et deux jours et demie de route sans intérêt, nous retrouvons enfin un semblant de civilisation et des stations-essence au prix acceptable. Fatigués de la conduite, Lylian et moi garons la voiture à côté d'une forêt, ouvrons deux boîtes de conserve, et nous installons à l'arrière pour regarder un film. Ce dernier fini, c'est à moitié endormie que je dois affronter la tempête qui s'est levée, pour rejoindre ma maison de toile. Le vent ayant fait sauter toutes les sardines, je me couche craignant que la tente ne s'envole à cause d'une bourrasque trop violente.



Jour 56. Australie – Entre Port Augusta et Renmark

Le soleil nous réveille tôt et tous les deux décidons d'aller au Macdo, afin de profiter du Wifi gratuit. Lylian envoie un nombre incalculable de messages pour la nouvelle année, tandis que je réponds à la poignée de mails que j'ai reçus et que je me ballade dans la ville qui n'a pas réellement d'intérêt. Nous prenons ensuite la route de Renmark, en direction du Sud-Est, où l'on espère trouver du travail. Arrêtés par hasard dans une station-service, je demande au caissier s'il y a des douches quand celui-ci me répond positivement avec un grand sourire. Quelle joie, voilà cinq jours que nous sommes sales et collants ! Requinquée par la douche chaude, je décide d'appeler ma mère dont je n'ai pas entendu la voix depuis cinquante-six jours, date à laquelle Doc et moi avons quitté la France. A dix-sept mille kilomètres de là, elle semble être contente de m'entendre et les nouvelles sont bonnes. Etrange sensation, je me sens plus légère en remontant dans la voiture dont Lylian a déjà mis le contact. La nuit est tombée et il décide d'arrêter le véhicule quelques kilomètres plus loin, sur une aire de repos. En Australie il n'est pas conseillé de conduire après le coucher du



soleil, et cela à cause des kangourous dont les cadavres ponctuent les routes. Je m'attelle à monter la tente sur le sol rocailleux et m'apprête à y installer mon tapis de sol, quand un cri d'effroi sort de ma gorge et un bond me propulse à cinq mètres. Une énorme bête jaune de cinq centimètres de long, que je soupçonne fortement appartenir à la famille des scorpions à cause de sa queue recourbée et ses pinces, se balade sur la tente. Interpelé par mon cri, Lylian vient à mon secours et se sert d'un grand bâton pour déplacer l'étrange animal. Je ne suis définitivement pas rassurée, mais saute tout de

même dans mon abri dont je referme aussitôt porte et moustiquaire derrière moi. Ayant inspecté l'intérieur avec minutie grâce à ma lampe torche, je m'endors sereine en quelques minutes.

Jour 57. Australie – Renmark

Le trajet entre Porte Augusta et la zone de Renmark, réputée pour son vin, se passe sans encombre. Le bush laisse place à une terre fertile où poussent vignobles et autres arbres fruitiers à perte de vue. Ces terres sont irriguées par la Murray River, fleuve le plus long du pays s'étalant sur deux mille cinq cent trente kilomètres, depuis les Alpes australiennes jusqu'à l'océan indien. C'est motivés et confiants que Lylian et moi commençons à faire du porte à porte dans les fermes : nous arrivons en début de saison et les fermiers devraient commencer à recruter. Mais malheureusement l'espoir se transforme vite en désespoir, nous essayons refus sur refus. La météo n'étant pas clémente, les récoltes sont retardées et tous nous demandent de repasser dans deux ou trois semaines. Un délai bien trop long pour moi qui ai dépensé tout l'argent gagné en jonglant à Perth, dans l'essence et la nourriture depuis que nous sommes partis. A la fin de la journée, abattus, Lylian et moi nous replions dans un camping gratuit jouxtant la rivière, ou nous commençons à bouquiner. Soudain un break arrive en trombe avec du Bob Marley à fond, et le conducteur sort de son véhicule : Un quarantenaire de taille moyenne, le ventre rebondi de celui qui boit trop de bières, une barbe de trois jours, et des tatouages informes et décolorés sur les bras. C'est en sortant un

petit bateau à moteur de l'eau, qu'il nous aperçoit. Deux âmes en peine assises sur des chaises en toile dans un piteux état ; cela est suffisant pour que Roger vienne nous parler et nous inviter à prendre l'apéritif « chez lui ». Il vit en fait dans un bateau avec Jenny, sa copine, et voyage avec un couple d'amis, Roger et Marney. Les deux maisons flottantes sont amarrées quelques centaines de mètres plus loin, et Roger numéro un se fait un plaisir de nous faire visiter. Son embarcation, qui semble être un bungalow posé sur des bidons en guise de flotteurs, est des plus rustiques : un salon qui fait office de cuisine et de chambre à coucher, une minuscule douche et des toilettes. L'endroit, où ils vivent depuis dix ans, est sympathique et douillet. Roger et Jenny utilisent l'eau de la rivière, ont installés des panneaux solaires pour l'électricité et pêchent pour se nourrir. Roger numéro deux, lui, a investi dans une embarcation chère et de qualité. Un salon qui fait office de cuisine, deux chambres à coucher, une salle de bain et deux terrasses. Le budget n'est pas le même, mais le confort est visible. La visite achevée, les deux Roger, Lylian et moi rejoignons Jenny et Marney dehors et commençons à prendre l'apéritif. Arrivent alors trois de leurs amis plus délurés les uns que les autres, et l'apéritif se transforme en un énorme feu de camp. Jenny sort une guitare et commence à jouer. Grande et élancée, ses longs cheveux blonds encadrent son visage carré et ses taches de rousseur. Elle porte une chemise hawaïenne et un short de sport trop court pour ses interminables jambes. Un grand chauve coiffé d'un chapeau de cow-boy avec qui je me suis liée d'amitié danse autour du feu tandis que les autres chantent. Lorsque je lui demande si elle peut jouer « Imagine » de John Lennon, elle me fait frissonner tant elle chante bien, et je me surprends à sourire en regardant le visage heureux de chacun. Roger numéro un, qui m'a enveloppé d'un duvet à cause du froid, se charge de faire cuire saucisses et steaks au barbecue pour tous. Enfin, vers trois heures du matin la fatigue prend le dessus, et Roger et Marney nous invitent à dormir dans la chambre vacante de leur bateau. C'est bercés par les vagues et au rythme de la musique classique qu'ils ont mis en fond sonore que je m'endors pour continuer à rêver de cette fantastique soirée.



Vendredi 06 Janvier 2012. Jour 58. Australie – Renmark

Le réveil est difficile. Cependant Lylian et moi sortons de notre lit superposé vers dix heures, bien décidés à trouver du travail. Nos hôtes dorment encore, mais Jenny et Roger qui sont déjà dehors nous invitent à passer une nouvelle soirée en leur compagnie. Je retrouve alors un numéro que l'on m'avait donné hier quand j'achetais des fruits dans un petit magasin, écrit au dos d'une carte de visite. Jim, le patron d'une ferme située à vingt-cinq kilomètres, entre Berri et Cobdogla, demande à nous voir. La chance nous sourirait-elle enfin ? Mais encore une fois l'espoir est de courte durée, à notre arrivée le fameux Jim n'est pas présent. Sa fille nous annonce alors que nous commencerons à travailler lundi, tandis que le



comptable qui nous fait remplir quelques papiers nous dit qu'il nous appellera. Tout cela n'est pas très clair, mais tous deux décidons d'attendre dimanche pour rappeler s'ils ne l'ont pas fait. L'après-midi déjà bien entamée, Lylian et moi retournons au camping retrouver nos nouveaux

amis qui semblent ravis de nous revoir. Roger se fait, une fois de plus, un plaisir de faire la cuisine et nous sert un délicieux plat de nouilles aux fruits de mer façon thaïlandaise, très épicé. Je ne peux retenir quelques larmes tant ça pique et tout le monde rit de me voir renifler. Jenny a téléchargé deux ou trois chansons de Bob Marley sachant que ça me ferait plaisir, et guette ma réaction lorsqu'un nouveau morceau commence. Ils sont adorables et me font étrangement penser au couple de hippies du film « Into the wild », qui recueillent Christopher dans leur caravane. Etant tous fatigués de la nuit dernière, chacun va se coucher sans se faire prier et Roger et Marney nous accueillent une nouvelle fois dans leur bateau.

Jour 59. Australie – Berri

La nuit fut un cauchemar. Problème féminin oblige, je n'ai pas cessé de sortir du bateau pour me balader et essayer de retrouver le sommeil. A six heures, Roger numéro un me rejoint alors que je suis en train d'admirer le soleil se lever sur la rivière, et nous discutons quelques dizaines de minutes. Retournée me coucher, c'est à onze heures que Lylia me réveille pour aller en ville. J'ai une fâcheuse envie de l'envoyer



balader mais me lève tout de même et dis au revoir à Jenny et Roger... En espérant les revoir vite ! A vingt kilomètres de là, dans la petite ville de Berri, nous retrouvons Matthieu et Adelaïde, des amis que Lylia s'était fait il y a six mois, dans le Western Australia. C'est complètement par hasard, grâce à tous les mails qu'il a envoyés pour la nouvelle année qu'ils ont su qu'ils étaient au même endroit. Le couple a la trentaine : lui vient de région parisienne, mais a immigré sur la Côte d'Azur où habite Ade depuis quelques années, et tous deux travaillent dans l'hôtellerie-restauration de luxe. Les présentations faites, tous les quatre prenons l'apéritif puis nous allons nous baigner dans la rivière tant il fait chaud. A la nuit tombée, le surveillant du camping gratuit vient nous prévenir qu'une tempête est annoncée : nous devons donc dormir dans nos véhicules, garés loin des arbres. Lylia et Adelaïde arrêtent la voiture et le van au milieu du parking, et chacun installe son lit. Cependant il fait bien trop chaud et humide, à deux dans le break cela devient insupportable, et nous ne pouvons pas ouvrir les fenêtres à cause de la pluie. Excédée car ne pouvant pas dormir, je décide de sortir monter la tente et de m'y coucher, malgré les mises en garde. Mais l'orage est de plus en plus fort, et après une demi-heure, le tissu gorgé d'eau n'est plus imperméable et des gouttes me tombent dessus. Épuisée et résignée, je prends mon duvet, abandonne mon abri, affronte le déluge, grimpe dans la voiture, enfonce des boules quies dans mes oreilles pour ne pas entendre le tonnerre qui gronde au-dessus et m'endors en rêvant d'une douche froide.

Jour 60. Australie – Berri

Adelaïde nous réveille vers onze heures pour aller nager dans un lac artificiel situé à vingt kilomètres de là. Mais une fois sur place l'eau est gelée, le vent souffle trop fort et aucun de nous n'est assez courageux pour sauter. Tous les quatre passons alors l'après-midi à discuter autour d'une table de pique-nique en bois, et à rire à en avoir mal aux abdos lorsqu'une bourrasque propulse les assiettes en plastique sur le nez d'Ade. Nous rentrons au camping avant qu'il fasse nuit, et nos deux amis se lancent dans la préparation d'un plat de nouilles asiatiques. Carottes et haricots plats semi-cuits, steak découpé en fines lamelles, le tout arrosé d'une sauce faite de farine, gingembre, sauce soja, sel et poivre. Les cuistots ont fait



du bon boulot, c'est délicieux et cela nous change des boîtes de conserve et des salades de patates ! Repue de ce savoureux dîner, je m'applique à planter toutes les sardines de la tente. Ceci est un fait rare, mais si nous restons un moment dans le camping autant être bien installée ! Equipée d'une lampe frontale, Ade nous pointe du doigt un opossum qui se faufile de branche en branche. Ce dernier marsupial, qui joue le même rôle que l'écureuil dans l'hémisphère Nord, ne sort que la nuit pour chercher sa nourriture, et le camping en est plein. Enfin, Ade et Matthieu vont se coucher en prévision du lever à cinq heures pour leur premier jour de travail, tandis que Lylian et moi regardons un film. La ferme ne nous a pas rappelés, tous les deux décidons donc de nous y rendre demain afin de parler à Jim.

Jour 61. Australie – Berri

Lorsque j'ouvre les yeux, à neuf heures, il y a une grosse fourmi rouge et noire de plus d'un centimètre qui se balade à côté de mon visage. Par mesure de précaution, je la saisis avec un morceau de carton pour la jeter en dehors de la tente, mais la bestiole gigote et réussit à me piquer le doigt. Me prend alors une douleur lancinante qui remonte jusqu'au poignet, et je dois me retenir de hurler. Heureusement, cinq minutes plus tard mon doigt n'a pas enflé, et la douleur finit par passer. Lylian et moi quittons le camping en laissant la tente pour aller à la ferme. Nous sommes accueillis par Alex, un vieux monsieur, qui se trouve être le père de Jim. Celui-ci nous emmène à travers champs voir son fils, puis à une maison où tous les deux pouvons rester le temps que durera notre travail. La bicoque est un véritable taudis : l'odeur d'urine est insoutenable, il y a des affaires abandonnées dans tous les coins, les sommiers nus sont tous cassés, et les araignées semblent avoir pris possession des lieux. Le vieux monsieur annonce qu'il y a un peu de ménage à faire (« Sans blague ! »), mais semble heureux de nous montrer qu'il y a de l'eau dans la douche : Celle-ci sort marron quand il la fait couler. Son épouse nous prête balai, seau et produit, et Lylian et moi commençons, perplexes, à nettoyer. Le frigo est maculé de nourriture moisie et fétide, et nous devons le sortir dehors afin de le laver à grande eau. Les placards sont remplis de dizaines de milliers de crottes de souris, et des insectes que je ne saurais identifier se baladent sur le parquet. Après un rapide état des lieux, nous décidons de n'occuper que la pièce principale, les toilettes et ce qu'on pourrait appeler la salle de bains. Je choisis les deux matelas les moins crasseux, donne des coups de pied dedans afin d'en extraire le plus de poussière possible et les recouvre chacun d'un drap. Enfin, deux litres de CIF et trois heures d'huile de coude plus tard, les trois pièces sont un peu plus vivables et moins odorantes. Maintenant que nous avons un frigo, direction le supermarché ! Je me rue sur un pot de quatre litres de glace à la vanille, et nous achetons lait, céréales, chocolat, jus d'orange, œufs, viande et surgelés afin de varier un peu notre alimentation. Lylian et moi retournons chercher la tente au camping, (c'est bien la peine d'avoir planté toutes les sardines !) et annoncer la nouvelle à Ade et Matthieu. Ils semblent un peu tristes de nous voir partir, mais Lylian les invite à venir manger





ce weekend. Tous les deux allons ensuite rendre le balai et le seau à la mère de Jim, avec qui j'échange quelques mots en grec, la faisant sourire. Elle a quitté son pays natal il y a plus de quarante ans et n'y est jamais retournée. J'aimerais discuter du travail et de la paye, mais apprendrai seulement que quelqu'un viendra nous chercher demain à sept heures. Aucun d'eux ne semble disposé à

parler d'argent et je trouve ça louche. Cependant Lylian et moi sommes fatigués et décidons de rentrer à la maison, repoussant ainsi le problème à plus tard. Affalé sur son lit, Lylian rigole comme un gosse devant un dessin animé tandis que je vérifie, anxieuse, s'il n'y a pas une araignée qui marche en ma direction.

De mardi 10 à dimanche 15 Janvier 2012. Jour 67. Australie – Berri

Chaque jour à sept heures Kelly et sa collègue, deux australiennes, viennent nous chercher. Il fait très froid dans la maison, et se réveiller à six heures tous les matins, alors que le soleil se lève à peine, est un véritable supplice. Tous les quatre travaillons environ quatre heures, à désherber d'immenses champs de citrouilles à l'aide de sarcelles. Bien qu'avec de la musique à fond dans mes oreilles, je trouve le temps long. Mon dos me fait horriblement souffrir, et mes mains sont remplies d'ampoules. Après seulement trois jours de travail Jim nous donne notre première paye : Cent soixante-quinze dollars en liquide, un salaire dérisoire comparé aux dix-sept dollars de l'heure minimum en Australie. Nous n'avons cependant pas le choix, je n'ai plus d'argent et cette ferme est la seule à pouvoir nous offrir du travail pour l'instant. Lylian et moi sommes de plus bien contents d'avoir un toit, des toilettes, une douche, un frigo et l'électricité ! Ade et Matthieu nous rejoignent le vendredi soir et tous les quatre passons le weekend ensemble. Entre baignades dans le lac artificiel, déjeuners, dîners, discussions mouvementées et rires, le dimanche soir arrive en un rien de temps et avec lui le sentiment de ne pas être reposés.



De lundi 16 à mercredi 25 janvier 2012. Jour 77. Australie – Berri

Un couple de backpackeurs nous a rejoints à la maison. Zacca est italien, Larissa est belge, et tous deux vivent et travaillent à Barcelone. Le temps devenu meilleur, nous avons commencé la cueillette du raisin de table, et contre toute attente je préférais sarcler les champs de citrouilles ! Tous les quatre travaillons entre sept et huit heures par jour, sans pause, avec cinq autres personnes. Lorsque nous nous réveillons à cinq heures chaque matin il fait encore nuit, et commençons à cueillir quand le soleil se lève. C'est vers neuf heures et demie qu'il commence à faire chaud, la température atteint vite trente-cinq degrés et nous sommes en plein cagnard. Alex vient nous libérer entre treize et quatorze heures en fonction de la chaleur, et se fait un plaisir de dénigrer notre travail. Celui-ci est répétitif : chacun doit couper les grappes sur sa rangée de vigne, ôter les grains pourris et trop petits à l'aide d'une



cisaille, et remplir des caisses de dix kilos. Je fais un rapide calcul pour vous montrer à quel point nous autres backpackeurs sommes exploités : En huit heures de travail mon record a été de remplir douze caisses, donc cent vingt kilos de raisin. Au supermarché de la ville ce même raisin est vendu à six dollars le kilo. Donc ($6 \times 120 = 720\$$), ce jour-là j'ai coupé pour quelques sept cent vingt dollars de grappes et ai été payée seulement cent vingt dollars. Lylian et moi jouons à des jeux idiots pour faire passer le temps, rions à nous balancer les grains de raisin pourri et prenons des pauses quand cela nous chante. En début d'après-midi, quand le patron vient nous libérer, Zacca, Lari, Lylian et moi rentrons à la maison, épuisés. Chacun se lave sous l'eau trouble qui sort de la pomme de douche, et nous mangeons tous ensemble les légumes que nous piquons dans les champs. Il fait maintenant une chaleur insupportable dans la vieille bicoque, ce qui fait pulluler cafards, mouches et fourmis par milliers, en plus des araignées, des vers dans la douche et de Ratatouille la souris

qui mange nos provisions. Tous les quatre sommes victimes d'attaques de puces provoquant des dizaines de piqûres qui démangent tout le corps. Ajouté au fait que ma langue me brûle à cause des kilos de raisin plein de pesticides que je mange en travaillant, c'est le bonheur ! Ade et Matthieu nous rejoignent chaque weekend, et tous les six partageons barbecues, baignades, jeux, rires et discussions. Mais après presque trois semaines de travail mal payé, Lylian n'en peut plus, et tous les deux décidons de quitter la ferme pour reprendre la route.

Jeudi 26 Janvier 2012. Jour 78. Australie – Berri

Ade, Lylian et moi nous levons à sept heures trente en ce jour spécial. En effet, nous sommes le 26 Janvier, jour de la fête nationale australienne qui commémore la création de la première colonie britannique sur le continent, en 1788. Matthieu reste dormir dans son van, tandis que Zacca et Lari sont courageusement partis travailler à cinq heures et demie. Tous les trois nous rendons donc à Berri et nous goinfrons au petit déjeuner gratuit : Toasts, œufs au plat, pancakes et fruits frais accompagnent le lever des drapeaux australien et aborigène sur l'air de l'hymne national, et un discours de plus d'une heure. Mais la ville étant minuscule, les festivités s'arrêtent là et tous les trois rentrons à la maison, déçus. Le temps d'une petite sieste, et nous repartons avec Matthieu à la recherche d'un nouvel endroit pour nous baigner. Il fait toujours aussi chaud ! Lylian arrête la voiture quelque part à côté de la rivière et nous déjeunons frugalement de courgettes et poissons panés avant de sauter dans l'eau. Un arbre d'environ cinq mètres sur lequel est accrochée une corde nous sert de plongoir, et l'on passe des heures à plonger, sauter et nous balancer en riant. J'emprunte le tapis gonflable d'australien pour flotter jusqu'à ce que les garçons me fassent chavirer, et enfin nous sortons de l'eau, épuisés. Une fois de retour à la maison



Matthieu tombe sur un mot laissé par Zacca et Lari : leur van est tombé en panne, il faut aller les chercher à la ferme. Le van tracté jusqu'à la maison, Lylian jette un coup d'œil au moteur et au niveau d'huile qui est complètement sec. La seule solution est de se rendre chez le garagiste dès demain. Sur ces entrefaits, Ade et Matthieu rentrent dans leur camping en prévision de la journée de travail qui les attend, tandis que nous passons la soirée à discuter dans un mélange de français, espagnol et italien avec nos colocataires.



Jour 79. Australie – Cobdogla

Ca y est, nous quittons enfin le trou à rat qui nous servait de maison ! Mon sac à dos rempli, je laisse une trace de notre passage sur un des murs pendant que Lylian charge la voiture et y accroche le van de nos amis. Tractés jusque chez un garagiste de Berri, je prends Lari puis Zacca dans mes bras pour leur dire au revoir, en espérant les revoir en Europe ! Tous les deux prenons alors la route de Cobdogla, situé à vingt kilomètres de là, et

retrouvons Jenny que nous suivons jusqu'à son bateau. Ayant commencé à travailler dans une fabrique de vin, le couple a quitté la ville de Renmark, et Roger et Marney pour être plus près de l'usine. Mais alors même que nous arrivons sur le campement, une violente tempête de sable se lève, entraînant tout sur son passage. Suivis de près par la pluie, Jenny, Roger, Lylian et moi nous refugions dans la maison flottante qui bouge au gré des vagues. Leur ayant promis de cuisiner pour eux, je m'attelle à faire cuire steaks hachés, œufs et légumes au barbecue, que nous mangeons tous goulûment à l'abri du déluge. Nous buvons ensuite force bières en discutant, puis Jenny m'aide à monter la tente une fois la tempête passée. La nuit déjà bien avancée, chacun rejoint son couchage pour dormir.

Jour 80. Australie – Cobdogla

A dix heures trente Lylian vient me réveiller, et je rejoins Jenny et Roger sur leur « terrasse », le terre-plein situé à l'avant du bateau. Le maître de maison nous prépare de merveilleux sandwiches composés d'un œuf, de bacon, de tomates et d'oignons, le tout cuit au barbecue. Rassasiés, tous les quatre montons dans leur voiture et allons chez un couple d'amis écossais avec lequel ils travaillent. John offre alors deux bouteilles du vin blanc qu'ils produisent à Roger, une à Lylian et une à moi. Quelques ballons de vin rouge plus tard nous allons récupérer Ade et Matthieu pour notre dernier week-end ensemble, et rentrons tous les six à la péniche. Les présentations faites, nous goûtons le vin de John en guise d'apéritif. Les quatre bouteilles sont différentes, et chacune offre une saveur particulière. Le chef cuisinier Matthieu fait ensuite à manger pour tous, un plat de pâtes garni d'une sauce spéciale faite d'oignons, d'ail, de thon, de sauce et de concentré de tomate. Je me délecte et avale mon assiette en quelques minutes. Jenny et moi allons chercher du bois pour faire un feu mais le vent est trop fort et nous nous ravisons. Elle sort alors sa guitare et chante à m'en donner des frissons, jusqu'à ce que je tire ma révérence et aille me coucher. Roger et Jenny m'embrassent en me disant « Good night daughter ».





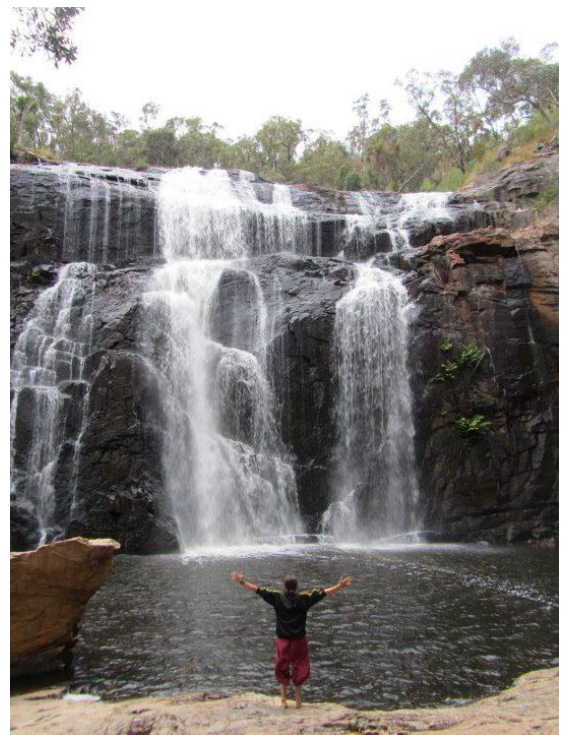
Jour 81. Australie – Bordertown

Le réveil est pluvieux. Ade, Matthieu, Lylian et moi nous faisons cuire des noodle entre nos deux véhicules garés en coupe-vent et les mangeons en grelottant. Le froid me pousse ensuite à me réfugier dans la péniche où Roger, Jenny et l'un de leurs amis m'accueillent une bière à la main. La pluie

s'étant transformée en déluge, les autres nous rejoignent, mais à sept dans la maison flottante il n'y a plus la place de circuler. Nous sortons donc sur la terrasse, au moment où John et plusieurs autres amis arrivent. Environ une heure plus tard, je prends ceux que j'ai surnommés « Mam and Dad from Australia » dans mes bras et leur promets de revenir les voir l'année prochaine. Nous embrassons aussi Matthieu et Adelaïde qui ont pour projet de ramasser du raisin sur Berri quelques semaines de plus. Peut-être les recroiserai-je quelque part en Australie si je décide de renouveler mon VISA... Lylian et moi prenons la route du Sud, et le mauvais temps semble vouloir nous poursuivre. A la nuit tombée, nous arrêtons la voiture dans la ville de Bordertown, à la frontière entre le South Australia et le Victoria. J'y monte la tente dans l'herbe et prie en m'endormant pour qu'il ne pleuve pas.

Jour 82. Australie – Grampians National Park

Quelle chance qu'il n'ait pas plu ! Je garde toujours en mémoire l'horrible nuit passée à Berri, lorsque la tente avait pris l'eau m'obligeant à me réfugier dans la voiture, et craint que cela ne se reproduise. Lylian et moi prenons notre petit-déjeuner à côté d'un parc grillagé où se trouvent poules, paons, kangourous et kangourous à fourrure blanche... Quelle surprise ! Je lirai par la suite que c'est l'un des seuls endroits du pays où l'on peut observer cette race particulière de marsupiaux. Nous passons un grand moment à observer tous ces animaux puis reprenons notre route vers le Sud et le Grampians National Park, l'un des dix plus beaux Parcs Nationaux du pays selon le Lonely Planet. Enfin arrivés et suivant les conseils du centre d'information, Lylian nous conduit à un site rupestre où se trouvent des peintures aborigènes. Mais c'est une déception pour moi : Une sorte de Bouddha accompagné de deux animaux informes sont dessinés dans le creux d'un rocher, et le tout est protégé d'une immense cage en fer. J'ai la désagréable impression qu'on se moque des touristes avec ce genre de représentations, et doute de la véracité de ses origines. C'est donc amers que nous remontons dans la voiture pour aller aux Mackenzie Falls, une cascade grande de cent mètres environ. Le bruit de l'eau qui s'abat est assourdissant mais le spectacle splendide, et tous les deux restons quelques instants assis à admirer ce cadeau de la nature. Le ciel s'étant rapidement couvert, nous sommes surpris par la pluie qui commence à tomber et rentrons dare-dare nous mettre à l'abri. L'orage passe rapidement mais il fait sombre et humide, et Lylian et moi décidons de nous rendre dans l'un des



campements libres du parc avant qu'il ne soit complet. J'y monte la tente sous les arbres afin d'être un minimum protégée de la pluie, et tente de m'endormir. Mais le parc étant dans la montagne, en altitude, il fait un froid glacial. Même habillée, emmitouflée dans mon sac à viande et mon duvet, et avec un paréo que j'ai rajouté par-dessus je n'arrive pas à fermer l'œil. Mes orteils sont congelés, de la buée sort de ma bouche quand je respire, l'humidité trempe mon duvet et le froid semble jouer un rôle sur mes tympans, provoquant un mal de tête insupportable. Je suis recroquevillée sur moi-même tel un fœtus, et expire à l'intérieur de mon cocon espérant me réchauffer. Je pourrais sortir de la tente et me réfugier dans la voiture, ou encore aller chercher la bouillotte que j'ai dans mon sac à dos, mais le froid paralyse mon cerveau et je reste là à attendre que le soleil se lève.

Jour 83. Australie – Warrnambool

Ne m'étant endormie qu'au lever du jour, quand Lylian me réveille à onze heures, je suis dans un piteux état. Le haut de mon corps est courbaturé pour être resté contracté sept



heures durant, ma tête est prête à exploser, mes yeux sont gonflés et je suis épuisée. Mon collègue, qui a lui aussi eu très froid, pourtant à l'abri de la voiture, se charge de faire cuire des pâtes sur le réchaud. Oignons poêlés pour agrémenter la sauce tomate, thon, sel et poivre sont versés dans mon assiette, et j'engloutis le tout brûlant espérant pouvoir enfin me réchauffer. Tous les deux reprenons ensuite la visite du Parc National et marchons beaucoup pour atteindre les points d'observation. Situés au sommet des montagnes, ils offrent des vues

exceptionnelles sur la vallée et les autres massifs. Lylian nous conduit ensuite à l'entrée d'un musée aborigène, à l'architecture délirante qui plairait à mes parents. Le toit fait de plaques de taule rouge me fait penser à une chips grâce à ses formes gracieuses, et l'intérieur allie l'ancien au moderne grâce à un assemblage de pierre, de ciment et de bois brut. C'est en fin d'après-midi, rassasiés de l'air de la montagne, que Lylian et moi reprenons notre descente vers le Sud. Je n'ai pas visité assez de Parc Nationaux pour juger, mais le Grampians National Park, pourtant annoncé comme un endroit d'exception, m'a un peu déçue. Arrivés à Warrnambool au soleil couchant, je n'ai pas le courage de passer une nouvelle nuit blanche dans la tente. Le vent qui arrive de l'océan est glacial, je me résigne donc à dormir dans la voiture garée sur le parking d'une plage.

Mercredi 1er Février. Jour 84. Australie – Great Ocean Road

Comme dans chaque nouvelle ville où nous arrivons, Lylian et moi commençons par aller au centre d'information afin de prendre de la documentation et se renseigner sur les endroits à ne pas manquer. Après seulement cinq minutes d'attente, un employé déplie la carte de la côte devant nous et s'applique à entourer les lieux incontournables en rouge. Le premier où Lylian me conduit est la Tower Hill Reserve, le cratère d'un volcan entré en éruption il y a près de trente mille ans. Aujourd'hui considéré comme un écosystème d'exception, kangourous, émus, koalas, perruches et autres wallabies côtoient librement une flore rare et généreuse. Après cette bouffée d'air frais, tous les deux prenons la Great Ocean Road, l'une

des routes côtières les plus connues et belles au monde. Celle-ci s'étend sur deux cent cinquante kilomètres, entre Adelaïde et Melbourne, au Sud du pays. Lylian fait alors des arrêts incessants aux différents points de vue concernant les formations rocheuses : la Baie des Îles, la Baie des Martyrs, la Grotte, l'Arche, le London Bridge (dont la première arche s'est écroulée en 1990 isolant deux randonneurs au milieu de l'océan), le Loch and Gorges et bien sur les fameux Twelve Apostles. Ayant calculé au poil, nous arrivons sur le site au soleil couchant. Les six immenses rochers, qui s'imposent avec fierté aux yeux des touristes, absorbent la lumière rosâtre du soleil. A mesure que celui-ci disparaît, la roche change de couleur, et on peut observer distinctement les stries séparant les différentes strates. Malheureusement un énorme nuage cache subitement les derniers rayons du soleil, et nous empêche de profiter de la fin du spectacle. Impossible de dormir sur la côte à cause du vent, nous décidons de nous enfoncer dans les terres sur vingt kilomètres, et nous établissons dans un champ où je monte ma tente. Un sandwich avalé sur le pouce, et je m'allonge sur mon lit de fortune en écoutant les quelques hiboux qui ululent pour m'endormir.



Jour 85. Australie – Geelong

Lylian et moi poursuivons la découverte de la côte, et nous attardons quelques heures dans le Great Otway, Parc National regorgeant de koalas. Les adorables petites bêtes dorment inconfortablement installées sur les branches des eucalyptus, et ignorent les touristes qui se plient en quatre pour prendre LA meilleure photo. J'assisterai même à la chute d'un chinois ayant grimpé dans un arbre pour en approcher un de plus près ! La visite se poursuit par le Cape Otway où un phare légendaire trône fièrement, et l'on rentre gratuitement grâce à ma chance ou mon culot. Un simple « Can we enter for free ? » nous permet à chacun d'économiser vingt dollars : l'employé aux magnifiques yeux bleus garde en effet un



souvenir généreux de la France et des français. Le site, construit sur un cap qui s'avance dans l'océan, contient le plus ancien phare d'Australie : construit en 1848 après deux naufrages en 1835 et 1845 ayant fait six cent cinquante morts. C'est ici qu'il y a près de deux décennies les colons arrivaient après trois longs mois de vogue depuis l'Angleterre. L'ancienne station télégraphique et une galerie de vestiges provenant des deux naufrages sont libres d'accès, et j'en apprend plus au sujet de l'histoire du pays. Après quoi Lylian et moi achevons la Great Ocean Road en passant devant une dizaine de plages de surf. Arrivés dans la ville de Geelong en fin d'après-midi, c'est avec joie que l'un et l'autre prenons une douche chaude dans un complexe sportif. Nous nous établissons ensuite dans un champ où je monte la tente entre deux bouses de vache, et m'endors.

Jour 86. Australie – Melbourne

C'est en début d'après-midi que l'on arrive à Melbourne, et Lylian nous perd immédiatement dans la ville. Les rues sont si nombreuses qu'il est presque impossible de s'y retrouver sur la carte, et nous roulons près de deux heures avant d'arriver chez Vaughan le Couchsurfeur qui nous héberge. Une fois sur



place mon compagnon déchanté : le jardin est en friche, la maison est un taudis et cinq personnes sont affalées sur des canapés pourris entassés sur une terrasse crasseuse. Moi qui lui avais brossé un tableau idyllique de Couchsurfing... le pauvre préfère quitter les lieux pour s'acheter un téléphone. Les « légumes » qui encombraient le canapé se dispersent également, et je me retrouve seule avec la plus étrange d'entre eux. Environ vingt-cinq ans, la fille qui me fixe du regard depuis que je suis arrivée porte des anneaux dans la bouche et le nez, ses cheveux ras contrastent avec ses jambes et ses aisselles couvertes de poils, et j'aperçois des scarifications sur ses deux avant-bras. Essayant de ne pas me fier aux apparences je tente d'entamer une conversation avec cette-dernière, mais elle ne fait que répéter vouloir tuer quelqu'un. Je comprends qu'il ne sert à rien de s'acharner au moment où elle rigole et se tape la tête contre le mur en émettant des bruits bizarres. La jeune me fixe en riant, parle toute seule, crache par terre... Au bout de deux heures je craque et rejoins Lylian pour fuir cette maison de fous. Il est d'accord pour partager l'arrière de sa voiture avec moi, jusqu'à ce que je trouve un endroit où dormir. Rassurée de ne pas devoir retourner là-bas nous passons la soirée à boire des bières sur la plage, et je ressens alors l'étrange sentiment d'être abandonnée dans cette énorme ville. A trois heures du matin Lylian gare la voiture dans une ruelle, et nous nous endormons les fenêtres grandes ouvertes.

De Samedi 04 à Dimanche 05 Février 2012. Jour 88. Australie – Melbourne

Après avoir été sur la route pendant cinq semaines et n'avoir croisé que des villes de dix mille habitants maximum, je ne me sens vraiment pas à mon aise dans celle-ci. Les plus de quatre millions d'âmes, les incalculables gares et les gigantesques buildings m'effraient. Je ne sais pas quoi faire, où aller, encore moins où habiter, et suis partagée par mon cœur qui me dit de fuir et ma tête qui me pousse à rester au moins quelques jours pour visiter. Ce weekend, le temps nous cloître à la bibliothèque, et j'en profite pour répondre à des offres d'emploi et regarder les annonces de colocations. Mais alors que les prix me font perdre

tout espoir, Scotty le Couchsurfeur de Perth avec qui je suis restée amie m'envoie un message : Son cousin habite près de Melbourne et veut bien m'héberger ! James m'invite à venir dès lundi, et dans mon esprit les nuages s'écartent alors pour laisser passer un rayon de soleil. Lylian et moi passons nos soirées à côté de la plage de Saint Kilda, où se trouve un festival rassemblant quelques milliers de personnes. Nous y faisons la rencontre d'une poignée de backpackeurs avec qui nous discutons et rions, allongés dans l'herbe jusque tard dans la nuit.



De Lundi 06 à Mercredi 29 Février 2012. Jour 112.

Australie – Melbourne

Voilà près d'un mois que James m'héberge. La quarantaine, plutôt grand, le ventre flasque à cause des dizaines de bières qu'il boit chaque soir, mon hôte est blond virant sur le roux et sa tête semble s'enfoncer entre ses épaules trop relevées. Il habite une petite maison de plain-pied à Hoppers Crossing, un ensemble de pavillons situés dans la banlieue Ouest de Melbourne, avec ses deux chiens Ozie et Louiss. L'endroit est grand d'environ quatre-vingt mètres carrés, et j'ai la chance d'avoir une chambre ainsi que ma propre salle de bains.



J'ai refusé tous les emplois que l'on m'offrait contre un salaire dérisoire, et suis trop fainéante pour faire du porte à porte afin d'en trouver un pour une aussi courte durée. Solution de facilité : Je jongle. Quand on a un talent autant le mettre à profit, non ? Je parcours donc tous les jours les cinq kilomètres qui me séparent du plus grand des carrefours de l'agglomération, et jongle de quinze heures trente à dix-huit heures. Au bout de trois semaines tout le monde me connaît, on me salue, on vient discuter avec moi et l'on m'arrête quand je fais mes courses au centre commercial. Un jeune est même venu jongler avec moi une après-midi. Nombreux sont ceux qui me conseillent d'intégrer un cirque, les mamans me demandent si je peux animer les goûters d'anniversaire de leurs enfants et on me tend des cartes de visite que j'entasse dans mon sac. Le patron d'une entreprise d'animation et de jonglage aimerait m'embaucher, mais c'est malheureusement sur le long terme et je suis obligée de refuser. Je gagne en moyenne vingt-cinq dollars de l'heure (environ vingt-deux euros), et on m'a offert mon premier billet de cinquante dollars ! Depuis le temps que je l'attendais, la seule chose que j'ai réussi à articuler quand j'en ai vu la couleur orange est : « Are you kidding ?! ». Pas le temps de murmurer un Merci, la voiture était déjà partie... Pour résumer je gagne bien plus d'argent que pour n'importe quel autre travail que l'on trouve en ville, et en plus je m'amuse. Ma journée de boulot finie je rentre à la maison retrouver James, et, installés devant la télé, ma plus grande hantise est qu'il y ait un match de cricket : c'est le sport le plus ennuyeux que j'aie jamais vu, et mon hôte en est fan ! Cinq heures durant, deux équipes s'affrontent en frappant une balle avec une batte



plate. Il n'y a aucune action, pas de suspens, et les joueurs ne sont même pas sexy ! Vers vingt heures, James commence à cuisiner sans vouloir l'aide que je lui propose, et je sens les effluves des plats qu'il prépare depuis le canapé. Lasagnes, poêlées de légumes, kebabs, carry, tacos, barbecues, poulets braisés, gigot, gratins... C'est un véritable gourmet et je m'empiffre car c'est toujours délicieux. Tout de même en manque de fruits, j'ai acheté quelques bananes, pêches et litchis : fruit exotique qu'il ne

connaît pas. Aspect étrange, substance visqueuse, nous partons dans un véritable fou rire lorsqu'il s'agit de les lui faire goûter et je me retrouve à tous devoir les manger. Nous nous amusons bien tous les deux, je suis une agréable compagnie pour lui qui vit seul, et il est aux petits soins pour moi.

Melbourne est une ville simple à comprendre et à visiter : Le centre a la forme d'un rectangle, et les rues y sont toutes parallèles ou perpendiculaires. Regorgeant de fast food, banques, immeubles d'affaires et magasins en tous genres, les trottoirs sont toujours bondés, et les routes encombrées. Autour de ce centre-ville animé se trouvent les parcs, jardins, équipements sportifs et autres musées. Entrée dans l'Art Center pour visiter, bâtiment circulaire articulé autour d'un théâtre, me faisant passer pour une étudiante en architecture, j'ai accès au théâtre de façon clandestine grâce à un technicien. Il s'agit d'une immense et belle salle qui offre une vue plongeante sur la scène, où un groupe d'artistes semble répéter une pièce. Un dimanche matin je me suis rendue à la messe à la cathédrale St Paul, située sur la Flinders Street face à la vieille gare du même nom, elle est le plus gros monument religieux de la ville. J'y ai été étonnée de me voir offrir le sang du christ (vin rouge) agenouillée devant l'hôtel pendant la communion, et c'est la seule différence notable avec les messes catholiques françaises. Enfin, la navette gratuite mise à la disposition des touristes et des habitants m'a permis de faire un rapide tour des monuments les plus importants de la ville. James et moi avons assisté à un match de Footy au Etihad Stadium, où j'ai été déçue du manque d'ambiance comparé à celle du Parc des Princes pour un match du Paris St Germain. Cet étrange sport est un mélange de foot (les joueurs peuvent tirer avec le pied), de basket (ils doivent faire rebondir la balle tous les quinze mètres) et de rugby. Le ballon est ovale, et le but est de se faire des passes à la main ou au pied, pour tirer entre les quatre grands poteaux situés de part et d'autre du terrain ovale. Tous les deux avons passé une après-midi à jouer au mini-golf, et James, qui est un fervent amateur de ce sport, était très étonné de me voir rentrer la balle en un coup seulement, et ce, à plusieurs reprises. Enfin, j'ai passé beaucoup de temps avec Lylian et ses copains. Nous avons dîné dans un petit restaurant végétarien nommé « Lentille », où les clients sont libres de manger et de payer ce qu'ils veulent, et avons passé plusieurs soirées tous ensemble. Un soir très tard nous sommes rendus à une rave party située dans une crique à côté d'une épave de sous-marin, et avons dansé sur le sable, la musique se confondant avec le bruit des vagues. Malgré ma première mauvaise impression, j'aime maintenant beaucoup l'ambiance de cette ville. Il y a énormément de spectacles de rue, de concerts gratuits, de festivals, de débats de rue, de rastas, de hippies, de punks et de gothiques... Chacun est libre de s'habiller et de se comporter comme il l'entend, les habitants sont ouverts d'esprit et personne ne juge. Mais au bout d'un mois je commence à m'ennuyer et la route m'appelle...



Jedi 1er Mars. Jour 113. Australie – Wilsons Promontory National Park

Ca y est je quitte enfin Melbourne ! Moi qui ne voulais, à la base, pas rester dans cette ville, je m'y serais finalement établie pour un mois. Mais je ne regrette en rien. C'est une nouvelle fois grâce au site internet Gumtree que j'ai trouvé Tim, un australien qui prend la route pour Sydney. Après avoir passé la nuit chez lui, nous retrouvons Jody un anglais au faciès de souris et Jiana une allemande grassouillette, blonde aux yeux bleus. Nous faisons connaissance gentiment, tous les quatre installés dans un Trafic Mercedes neuf mais crasseux. Trois heures de route plus tard, Tim arrête le van dans un camping situé dans le Wilsons Promontory National Park, au Sud-Est de Melbourne. Manque de chance, le ciel est couvert

depuis que nous sommes partis et il ne cesse de pleuvoir. Ayant trouvé un emplacement à l'abri du vent, tous les quatre nous attelons à monter une tente six places et la cuisine. Frigo, double plaque chauffante, plan de travail avec tiroirs... C'est du camping de luxe ! Tim fait à manger tandis que je joue au foot avec Jody, puis tous les deux nous amusons à donner des chips aux magnifiques perruches rouges et bleues qui se perchent sur nos bras. Je suis toujours bouche bée de voir ce genre de volatiles en liberté, et cela me rend toute chose... Alors que le soleil décline, les nuages se dissipent et nous allons sur la plage pour observer le coucher de la boule de feu. Un gigantesque arc-en-ciel semble plonger dans la mer, et les nuages prennent une jolie couleur rosée. Sauts en longueur dans le sable, poiriers et pirouettes, Jody et moi nous amusons comme des gosses jusqu'à ce que l'allemande nous appelle pour dîner. Alléchés par l'odeur des spaghettis bolognaise, quelques wombats se promènent autour de notre campement. C'est la première fois que j'en vois : ils ressemblent à de gros cochons sauvages au poil gras. Ce nouveau marsupial est végétarien et vit dans les terriers qu'il creuse. S'il se sent menacé il peut être très dangereux pour l'homme, à cause de son poids et de sa puissante mâchoire. Le vent qui souffle de la mer est violent et glacial, et il nous oblige à nous réfugier dans le van. Assis sur le lit qui a été déplié nous jouons un moment aux cartes, puis Jody et moi rejoignons la tente pour nous coucher. Jiana qui est habituée au confort des backpackeurs (auberges de jeunesse), a décidé de dormir dans la voiture avec Tim. Pour ne pas repasser une horrible et glaciale nuit comme dans le Grampians National Park, je décide de m'équiper avant de m'allonger. J'enfile un short et un pantalon, des chaussettes, deux tee-shirts, une écharpe et un pull dont je noue la capuche autour de mon visage, ne laissant à l'air libre que mon nez et mes yeux. L'image est amusante, mais au moins je ne ressens pas l'air froid des grosses rafales qu'essuie la tente. Jody et moi discutons une petite heure dans l'immense maison de toile, puis je m'endors bien au chaud, enveloppée dans mon duvet.



Jour 114. Australie – Wingham Inlet

Malgré l'appréhension j'ai admirablement bien dormi. A neuf heures, tous les quatre plions le camp, et prenons la route côtière du Sud-Est du pays. En fin d'après-midi Jiana passe au volant, je suis passagère, les garçons sont derrière et tous les trois avons une bière à la main. Le camping où nous nous rendons se trouve en pleine forêt, et nous roulons quarante-cinq minutes sur un chemin de terre peu praticable. A soixante-dix kilomètres heure, nos corps valsent au grès des virages et des bosses, et nous arrivons sur le campement, gais et secoués. Tente et cuisine montées en hâte sous la pluie, Tim s'attelle à faire cuire steaks et saucisses pour le dîner, tandis que Jody et moi faisons un gros feu de camp. Marc, un autre campeur nous a rejoints avec une caisse de bières. L'estomac plein, Tim sort sa guitare et chante en faisant danser les flammes. Jody nous amuse beaucoup avec l'instrument de musique très spécial qu'il a conçu : Une grille de barbecue sur laquelle il a fixé deux morceaux de ficelle aux extrémités. Il suffit à quelqu'un d'entourer chacun de ses index de ficelle, et de les placer dans ses oreilles. Une autre personne se munit alors d'un bâton ou d'une sardine de tente pour taper sur la grille qui pend, la racler ou



l'effleurer... Seul celui qui porte la grille peut entendre le son de l'instrument, des notes graves ou aigües qui rappellent les cloches d'une église. C'est envoûtant, fascinant, et tous les cinq passons un long moment à jouer avec l'instrument. Des opossums se baladent autour de nous et Jiana leur donne à manger pour que je la prenne en photo.



Elle m'insupporte de plus en plus par ses actes égoïstes et capricieux, et au bout d'une demi-heure je lui rends son appareil en l'envoyant balader. A trois heures du matin, alors qu'il y a une cinquantaine de bières vides autour du feu, nous prenons retraite les uns des autres. Emmitouflée dans mon cocon douillet, je m'endors comme un bébé.

Jour 115. Australie – Jarvis Bay

Tim qui s'est levé tôt, est allé pêcher avec notre voisin Marc, et fait cuire deux poissons de mer très goûtus. En plus de cette mise en bouche, Tim, Jody et moi mangeons des œufs au bacon sur des toasts. Jiana, elle, coupe sa pomme dans son bol de Muesli arrosé de jus d'orange sans n'en proposer à personne, et cela comme tous les matins. Un gigantesque lézard de plus d'un mètre est accroché à un tronc d'arbre, et sa peau écailleuse me fait penser à celle d'un crocodile. Après le leur avoir fait essayer, nous donnons l'instrument de



musique magique à nos voisins campeurs, qui auront pour mission de le transmettre à leur tour quand ils partiront. Quarante-cinq minutes d'off road plus tard (chemin de terre) et le van retrouve l'asphalte pour notre plus grand plaisir. Les heures défilent alors ainsi que les paysages, rythmés par l'allemande qui exige que l'on s'arrête tous les dix kilomètres pour prendre une photo. Et lorsque le conducteur n'est pas assez rapide ou ne cède pas à ses caprices, Madame boude. Quelle idiote, je ne la supporte plus : A vingt-sept ans et étant prof, il faudrait peut-être évoluer un peu ! Il fait toujours

un temps horrible, et nous traversons de nombreux champs inondés. Enfin, à la nuit tombée, Tim arrête le van dans un camping à Jarvis Bay et nous installons le campement sous une petite bruine. Une soupe en boîte de conserve me réchauffe les entrailles, puis je prends mon verre et ma chaise pour rejoindre les nouveaux amis que Jody s'est faits. Un énorme feu de camp, d'un côté deux garçons et de l'autre trois filles qui semblent hypnotisées par les flammes qui dansent et le bois qui crépite. Je m'installe près de ces dernières et nous passons la soirée à discuter, boire et rire. Elles me font énormément penser à mon amie Bikette et moi, cela me fait sourire et me rappelle bien des souvenirs. Très sympa, super moment, mais à seulement une heure du matin je ne tiens plus debout et salue l'assemblée. Rejoignant la tente dans le noir, je m'endors en un rien de temps.

Jour 116. Australie – Sydney

A mon réveil Jody me demande s'ils n'ont pas fait trop de bruit la veille en jouant de la guitare et du djembé devant la tente. Je devais vraiment être fatiguée car je n'ai rien entendu ! Pour mon plus grand plaisir une dizaine de perruches viennent nous voir. Certaines rouges et bleues, d'autres avec du vert sur le poitrail et les ailes : Elles sont

superbes ! J'adore ces oiseaux et aimerais en adopter un, mais cela voudrait dire l'arracher à son milieu naturel et ça n'est pas possible. Je m'amuse alors à disposer du pain sur ma tête, mes épaules et mes bras pour que les petites bêtes viennent se percher sur moi, et suis émerveillée. La tente et la cuisine démontées pour la dernière fois, Tim conduit les dernières centaines de kilomètres qui nous séparent de Sydney. Nous faisons un arrêt dans la forêt où quelques kangourous se promènent, et j'en profite pour en approcher un de très près et lui embrasser la tête. Arrivés en fin d'après-midi, je suis déposée à Penshurst dans la banlieue Sud où je suis attendue par mon Couchsurfeur. Je prends alors Jody dans mes bras et l'on se promet de se revoir entre son retour de Brisbane et son départ en Angleterre dans dix jours. J'embrasse Tim, dis vaguement au revoir à Jiana, prends mon sac et m'engouffre dans le hall de l'immeuble. Trois étages plus haut la porte est ouverte et je découvre deux allemandes seules dans l'appartement. Etant sur le départ, elles me font rapidement visiter les lieux et m'avertissent qu'Ed le Couchsurfeur n'est pas souvent présent : En quatre jours elles ne l'ont vu qu'une fois ! Une fois seule, j'envoie un message à ce dernier pour lui indiquer que je me trouve dans son appartement quand il me répond « All good, be there sometime »... Trois heures plus tard il fait tout de même son apparition : Approchant des quarante ans, il est grand, a les épaules tombantes et une barbe de trois jours. Me faisant une nouvelle fois faire le tour du propriétaire, Ed me donne quelques indications sur le quartier et la ville quand deux nouveaux backpackeurs arrivent. Encore des allemands ! Agés de vingt ans à peine il ont passé cinq mois en Australie et rentrent dans leur pays quelques jours plus tard. Mes trois colocataires étant allés se coucher, j'avale une assiette de noodle sur le pouce et m'installe sur le canapé pour dormir.



Jour 117. Australie – Sydney

Le canapé d'Ed étant trop petit, mes jambes sont relevées sur l'accoudoir et cela m'empêche de dormir correctement. Levée de bonne heure, je suis sur le quai de la gare en milieu de matinée direction le centre de Sydney, et foule enfin le sol de la capitale une demi-heure plus tard. Ayant projeté de visiter la ville en début d'après-midi, je déambule dans les rues et me rends à la Cathédrale St Andrew, cathédrale anglicane la plus ancienne d'Australie, construite en 1868. Je m'achète ensuite une boîte de conserve que je mange froide assise sur un banc, puis me plonge dans une courte sieste digestive allongée sur l'un des transats d'un restaurant. Enfin, ayant réglé mon réveil, je me rends au point de rendez-vous. Un petit groupe d'une quinzaine de personnes s'est déjà formé autour d'un jeune guide, et je fais la rencontre de David et Ludo, un couple de français qui vit à Nouméa depuis six mois. Tous les trois discutons en suivant le groupe. Nous marchons ainsi pendant deux heures et demi depuis la Cathédrale St Andrew jusqu'au quartier de The Rocks, en remontant Georges Street, la rue la plus importante de la ville. Arrivés à Sydney Harbour les visages s'illuminent



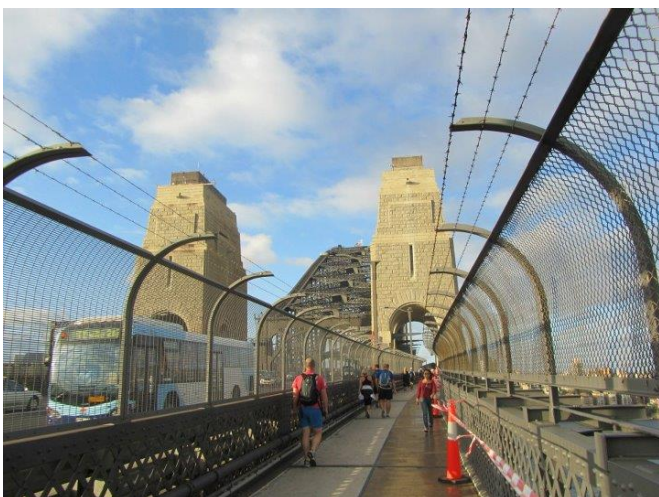
et les sourires s'agrandissent : nous apercevons enfin l'Opéra ! Pour tous c'est le vrai symbole de l'Australie et je me dis : « Ca y est j'y suis vraiment ! ». L'œuvre de l'architecte danois Jorn Utzon est digne du déplacement. Le toit de cet étonnant bâtiment, semblable à un coquillage pour certains

ou aux voiles d'un bateau pour d'autres, compte un million cinquante-six mille tuiles suédoises. Je suis un peu déçue de leur couleur blanc cassé, les imaginant plus vitrées et reflétant davantage le soleil. La visite guidée s'arrêtant là, David, Ludo et moi décidons de faire le tour du port afin de rentrer dans l'Opéra. Etant construit sur différents niveaux, le hall du bâtiment manque de luminosité et les murs, le sol et le plafond en béton nu, rendent l'endroit un peu triste. C'est dans le jardin botanique que nous nous rendons ensuite afin d'observer le soleil se coucher sur l'Opéra et le pont de Sydney, mais malheureusement l'axe est mauvais. Enfin, après avoir crapahuté toute la journée, les garçons me donnent rendez-vous pour déjeuner au Fish Market le lendemain et nous prenons congé les uns des autres. Quand j'arrive à la maison il est plus de vingt-deux heures, et la boîte de conserve avalée à midi me semble bien loin. Des noodle cuites en quelques minutes puis englouties, je joue quelques parties de cartes avec les allemands puis m'endors épuisée.

Jour 118. Australie – Sydney

Aujourd'hui encore je me lève tôt afin de rejoindre David et Ludo au Fish Market. Comme à l'accoutumée je suis en retard, car j'ai préféré marcher plutôt que de prendre le bus. A mon sens pas de meilleur moyen de visiter une ville que d'en fouler chaque pavé de ses semelles. Animé et très bien achalandé, ce marché reçoit plus de quinze mille tonnes de poisson et fruits de mer chaque année. N'ayant mangé que des nouilles et des boîtes de conserves depuis une semaine, je craque pour une barquette de frites avec poulpes, calamars, poissons frits et crevettes. Le tout me coûte treize dollars, l'équivalent de trois jours de nourriture. Mais je ne peux me rappeler de la dernière fois où j'ai dégusté des produits de la mer, et cela me fait trop envie ! Ce coûteux et délicieux déjeuner englouti, David, Ludo et moi nous séparons afin de visiter différents endroits de la ville. « Viens quand tu veux à Nouméa » me disent-ils tout en me faisant la bise, puis je reprends ma route seule. Face au prix exorbitant de la Tour de Sydney qui offre une vue panoramique sur la capitale, je décide de rentrer clandestinement dans un building et d'essayer d'atteindre l'étage le plus haut. Après m'être fait refoulée à deux reprises j'y arrive enfin : perchée au vingt-sixième étage d'une tour d'affaire, je jouis d'une vue d'exception sur le Darling Harbour et l'horizon entièrement urbanisé. C'est ensuite au Queen Victoria Building, galerie commerciale la plus luxueuse de la ville que je me plais à flâner quelques instants. De riches et vieilles femmes aux mains encombrées de sacs de marques vont de boutique en boutique, une demi-douzaine de tartelettes à la fraise au prix inabordable semble me narguer sur les étalages rutilants, et l'ascenseur paraît dater du début du vingtième siècle. Fatiguée de marcher, je décide d'aller au jardin botanique afin de m'allonger, et fais la rencontre de deux marseillais avec qui je discute pendant une bonne heure. Enfin, mes pieds me mènent au pont de Sydney d'où je veux observer le soleil se coucher sur l'Opéra. Le colossal monument d'acier a été achevé en

1932, après huit ans de travaux. Il a coûté vingt millions de dollars, somme que la ville a mis soixante ans à payer ! Le vent y souffle par bourrasques et il fait un froid glacial. De plus le ciel s'est couvert, et ce soir encore le coucher du soleil n'est pas à la hauteur de mes espérances. Insatisfaite, je rentre à la maison où l'un des allemands nous fait cuire des pâtes, et me couche les jambes lourdes et les paupières tombantes.



Mercredi et Jeudi 07 Mars. Jour 120. Australie – Sydney

Il pleut à verse depuis deux jours : et dire que je pensais la météo idyllique en Australie... J'en suis bien loin ! Le temps étant décourageant pour visiter, les allemands et moi restons cloîtrés à la maison. Nous en profitons pour échanger sur nos voyages respectifs, regarder des films et jouer aux cartes. Voilà plus de quarante-huit heures que nous n'avons pas vu Ed, et je m'inquiète de savoir où il dort. C'est la première fois qu'un Couchsurfeur me laisse livrée à moi-même comme cela, c'est plaisant mais plutôt étrange sachant que le but du Couchsurfing est l'échange. En ayant assez de rester enfermée, c'est jeudi en fin d'après-midi que je quitte l'appartement afin de me rendre à l'Opéra. J'y achète une place pour un concert de musique classique : un hommage au compositeur et chef d'orchestre russe, Igor Stravinsky. Arrivée plus d'une heure en avance, j'en profite pour me balader dans le jardin botanique et fais la rencontre de trois danois qui rient de me voir jongler avec des briquets. Mes amis de quelques instants salués, je me hâte de retourner à l'Opéra heureuse de pouvoir enfin pénétrer dans le bâtiment. L'employée qui me demande mon billet dans le hall d'entrée m'observe d'un air suspicieux car je suis en baskets, porte un jean troué et mon pull



porte les couleurs de la Jamaïque. Et comme pour la pousser dans son délire, impossible de me rappeler où j'ai mis le satané bout de papier ! Perdant patience, la femme d'environ cinquante-cinq ans semble vouloir me dire de déguerpir quand je trouve enfin, au fond de mon sac le précieux sésame. Surprise et quelque peu amer, cette dernière s'efface et je découvre enfin l'intérieur du bâtiment. Situé sur un cap au bout des quais du port, l'opéra, qui a été achevé en 2008, est incroyablement moderne. Les verrières construites sous les « coquilles » de l'édifice, rendent les lieux très lumineux, et le soleil

couchant pénètre en une superbe lumière orangée. Le monument offre de plus une vue rêvée sur le jardin botanique et le pont de Sydney, et le fait de surplomber l'eau du port me donne la sensation d'avoir embarqué sur un paquebot. Le concert se déroule dans la plus grande salle de l'Opéra, immense pièce haute sous plafond dont les deux mille soixante-dix-neuf sièges sont disposés en estrades autour de la scène. Remplis à environ quatre-vingt-dix pour cent, les dix mille tuyaux du plus grand orgue mécanique du monde nous font face et je suis déjà émerveillée. N'ayant payé ma place que quarante dollars je suis assise à la quinzième rangée, mais la vue plongeante sur la scène me permet de voir parfaitement, et les hauts parleurs d'entendre tout aussi bien. La première partie du concert a été composée par le français Maurice Ravel au début du vingtième siècle. Intitulée « Ma Mère l'Oye », l'œuvre inspirée des contes de Charles Perrault est très douce. Le jeune chef d'orchestre allemand, Matthias Pintacher, danse au rythme des notes devant son pupitre. Comme toujours lorsque j'écoute de la musique classique, mes yeux sont clos et j'apprécie chaque son en



essayant d'en reconnaître l'instrument. La seconde partie, Concerto pour Violon, a été composé par Igor Stravinsky, et met en scène la violoniste soliste Isabelle Faust. La mélodie qui s'échappe des hauts parleurs est si mélodieuse que ma voisine de gauche pique du nez, et je m'amuse de la voir se réveiller en petits sursauts. L'entracte de vingt minutes permet à cette jeune canadienne de se ressaisir, cela pour la troisième et dernière partie : L'oiseau de feu. Stravinsky a composé ce ballet en 1910, il n'avait alors que vingt-sept ans. Quatre-vingt-quatre musiciens et leurs instruments occupent la scène : quatorze premiers violons, douze seconds violons, dix altos, huit violoncelles, six contrebasses, quatre flûtes, trois hautbois, trois clarinettes, trois bassons, quatre cors, quatre trompettes, quatre trombones, un tuba, une timbale, quatre percussions, deux claviers et enfin deux harpes que j'apprécie tout particulièrement. Le couple de musiciennes caresse les cordes avec légèreté, et la mélodie qui en sort est si douce que je suis envoutée, et me crois tombée dans un monde féerique. Chacun de ces instruments me fait frissonner à sa manière. Contrairement aux deux premières parties le rythme est très violent, brutal et saccadé. Le chef d'orchestre semble



être en transe : il sautille devant son pupitre, agite la tête, le buste et les bras, joue de sa baguette pour envoyer une note par ici ou par-là à la manière d'un magicien... Il vit la musique et le seul fait de l'observer me transmet son énergie. Les dernières notes jouées comme le final d'un feu d'artifice, la salle entre dans un tonnerre d'applaudissements. On se lève, on acclame, on sourit les yeux pétillants d'excitation, j'ai la chair de poule et applaudis à en avoir mal aux mains. Les musiciens se lèvent pour saluer leur public, et Matthias Pintacher revient deux

fois sur scène poussé par la ferveur de la foule. Comme au cinéma, j'attends que la salle se vide complètement puis déserte les lieux avec émotion. Il fait maintenant nuit dehors, et le gigantesque paquebot Queens Mary II quitte le port de Sydney à grands coups de sirènes. Le cœur en joie et de la musique plein la tête, j'assiste au départ du paquebot en répondant aux grands signes des passagers, puis prends le train pour rentrer. Ed est revenu, et les allemands me questionnent sur ma soirée. Je leur décris alors l'Opéra et le concert tout en avalant une assiette de riz, puis m'endors sur le canapé, heureuse.

Du Vendredi 09 au Dimanche 11 Mars 2012. Jour 123. Australie – Sydney

Voilà trois après-midi de beau temps que je passe à jongler dans le quartier de Penshurt, où Ed habite. Situé dans la périphérie de Sydney, l'endroit sans intérêt touristique est peuplé de chinois à soixante pour cent. A croire qu'ils n'ont jamais vu de jongleurs, ces derniers me filment et me prennent en photo avec excitation. Comme le plus joueur des singes d'un zoo, je m'amuse alors à faire passer une balle sous ma jambe, faire rebondir l'autre sur mon coude et la troisième sur mon genou, le tout avec un grand sourire pour la caméra. Le dernier jour, alors que j'ai récolté environ quatre-vingt dollars, la police m'arrête et me demande de déguerpir. Dans l'impossibilité de travailler je décide d'aller faire un footing, mais me froisse le muscle du mollet droit car je ne suis pas échauffée au préalable. Quelle sportive je fais ! La douleur est telle que je boite, mais rien à faire à part attendre que cela passe. Les garçons ont pris leur avion pour l'Allemagne vendredi, et deux nouveaux Couchsurfeurs sont arrivés dans la foulée: encore des allemands ! Stephen et Silvia sont

frère et sœur, et ne voyagent sur la côte Est australienne qu'un mois seulement. Ed ayant encore disparu, je me charge de leur faire faire le tour du propriétaire et leur explique le peu de règles imposées dans l'appartement. Après quoi Stephen ouvre une bouteille de vin rouge, et nous discutons une bonne heure avant d'aller nous coucher.

Jour 124. Australie – Sydney

Après une semaine passée ici je commence à m'ennuyer. J'ai envie de changer d'air et fais donc mes adieux à Ed. Je ne saurais finalement pas ce qui pousse cet hôte discret mais sympathique à héberger des Couchsurfeurs, mis à part le fait « d'occuper la chambre vacante » comme il m'a répondu. Veut-il tout simplement aider ? Ne pas être seul ? Mystère... C'est vers seize heures que je dis au revoir à Stephen et Silvia à qui j'ai prêté un téléphone afin de pouvoir rester en contact et les voir en ville. Mon sac semble peser une tonne, et je titube sous son poids à cause de mon mollet douloureux. Un train, un bus et deux heures de labeur plus tard j'arrive enfin à Canterbury dans la banlieue Ouest de Sydney, où Mark mon nouveau Couchsurfeur m'accueille dans sa sympathique maison : trois chambres, un petit salon, une grande cuisine, deux WC, une salle de bain et une arrière-cour. Les moulures aux plafonds contrastent avec la décoration moderne, ce qui rend l'endroit spécialement agréable. Les noodle qu'il est en train de faire cuire avalées sur le pouce, nous montons en voiture direction le centre de Sydney. Il s'arrête en chemin pour prendre l'un de ses amis, puis nous emmène au bar de l'Opéra afin de retrouver les deux Couchsurfeuses avec lesquelles je vais partager la maison. Même plus étonnée de voir qu'il s'agit de deux allemandes, tous les cinq nous installons à une table. A ciel ouvert, le café situé sur le quai Est du port entre l'eau et l'Opéra éclairé, permet d'avoir une jolie vue sur le pont. Je discute quelques minutes avec Adeel, le copain de mon hôte, tout en sirotant la bière qu'il m'a offerte. Les verres une fois vides les garçons décident de rentrer, et Adeel qui ne me lâche pas d'une semelle convainc Mark de faire une halte chez lui. Il y ouvre une bouteille de rosé que nous buvons rapidement avant de rentrer dormir.



Jour 125. Australie – Sydney

Les allemandes qui m'ont invitée à passer la journée à la plage avec elles, me réveillent à neuf heures trente. Le temps d'un rapide petit déjeuner et nous quittons la maison pour prendre le train. Un bus nous dépose ensuite à Coogee beach où débute une balade côtière. Réputée et conseillée par le Lonely Planet comme l'une des dix activités à faire à Sydney, la randonnée qui longe l'Océan dure environ une heure trente. Pas facile de marcher en boitant, je reporte de plus le mal sur une autre partie de mon mollet en essayant de compenser. Grave erreur. Après être passées devant moult plages et criques, nous apercevons enfin la fameuse Bondi beach, la douleur est telle que j'en pleure presque. Plage immense de plusieurs centaines de kilomètres, sable fin et rouleaux de toutes les tailles. Les mots « culte du corps » prennent ici tout leur sens : les corps de rêves luisent grâce au Monoï étalé avec précision et chacun expose ses tatouages comme des trophées. Certaines



filles à la peau déjà noire tentent de parfaire leur bronzage, tandis que d'autres courent le long de la plage telle Pamela Anderson dans *Alerte à Malibu*. Les hommes bodybuildés sont allongés sur leurs avant-bras occupés à mater le sexe opposé à la manière de lions guettant leurs proies, en train de jouer au

beach volley ou encore de rouler des mécaniques en marchant les pieds dans l'eau. Enfin, les surfeurs sont rois: femmes et hommes confondus, jeunes et plus âgés, débutants ou confirmés, ils sont des centaines à essayer de capter LA meilleure vague, ou à bronzer allongés sur leurs planches. En ce qui me concerne, c'est fatiguée de notre longue marche que je m'endors sur mon paréo, de la musique dans les oreilles. Trois heures plus tard, alors que les plis du tee-shirt dont je me suis servi d'oreiller sont incrustés sur ma joue, Sabrina me réveille pour que l'on rentre. Une rapide douche prise à la maison et les deux allemandes, Mark, Adeel et moi nous rendons au supermarché afin d'acheter de quoi faire un barbecue. Le plein de provisions effectué, Sabrina et moi nous attelons à préparer une grosse salade, tandis que notre hôte fait cuire des steaks de kangourou et que son ami sert l'apéritif. La viande est excellente, très tendre et cuite à la perfection. Nos cinq estomacs calés, Adeel et moi dansons un rock digestif dans l'arrière-cour tandis que les autres discutent. Enfin, c'est vers une heure du matin que chacun se couche, alors que nous avons ri toute la soirée aidés par la chaleur de l'alcool ingurgité.

Jour 126. Australie – Sydney

Le réveil est difficile, et pourtant j'ai rendez-vous en ville avec Stephen et Silvia. Arrivée plus d'une heure en retard, je n'ai pas la force de marcher plus longtemps, et les convainc de nous allonger dans l'herbe du jardin botanique. Mes amis ayant apporté une quiche, je garde la moitié de ma part pour les Cacatoès qui me regardent envieux. Ces perroquets blancs sont coiffés d'une crête verte ou rouge, et l'intérieur de leurs ailes est de la même couleur. Aidée par la nourriture alléchante, je les fais se poser sur moi et leur offre à chacun une petite portion. Mais les gourmands n'en n'ont pas assez et me mordent les doigts de pied et les mains, ce qui pince tout de même très fort ! Ainsi dépouillée de ma part de quiche, je rejoins Stephen et Silvia. Nous déambulons dans le parc et nous arrêtons un long moment pour observer les milliers de chauves-souris pendues aux branches des arbres. Leurs cris désagréables nous empêchent presque de nous entendre parler tant elles sont nombreuses. De temps à autre l'une d'elles prend son envol, et ses ailes dépliées me rappellent celles de la cape de Batman. Enfin, fatiguée de la veille, je fais mes adieux aux allemands qui partent le lendemain et rentre en hâte à la maison. Mark qui s'est levé à cinq heures du matin pour aller travailler dort déjà, tandis que les filles sont sorties. Je m'installe alors dans mon lit pour regarder un film, avant que mes paupières ne se ferment en quelques minutes.



Jour 127. Australie – Sydney

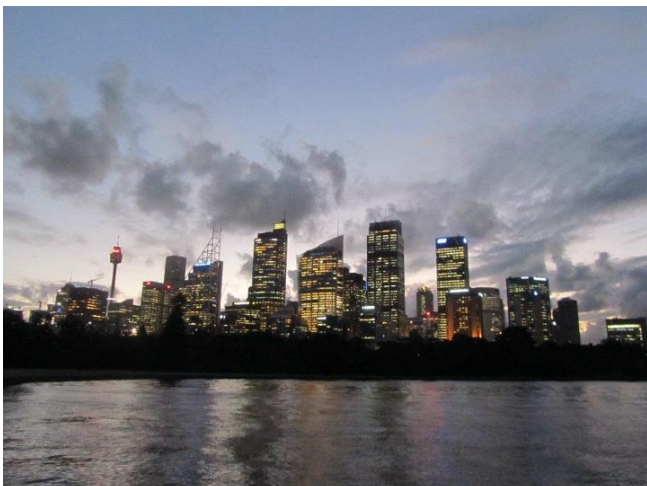
Ayant rendez-vous avec Jody qui est rentré de Brisbane, je déjeune rapidement, enfile mon maillot de bain et me mets en route pour Bondi Beach. Mais alors que je suis tranquillement installée dans le bus, trois contrôleurs font leur apparition et demandent leur titre de transport à chacun des passagers. Le ticket que j'ai composté en montant à bord entre les mains de l'employé qui me fait face n'est apparemment pas le bon, et ce dernier me fait descendre du bus. Mon passeport dans une main, il reporte mon nom et numéro de VISA dans un carnet qu'il tient dans l'autre, avant de m'annoncer tout sourire que je viens d'écoper d'une amende de cent dollars. N'en croyant pas mes yeux et mes oreilles, je tente d'expliquer au malotru qu'étant étrangère il m'était difficile de savoir que le ticket acheté n'était pas le bon, et qu'un simple rappel à l'ordre suffirait amplement. Mais ne pouvant me faire comprendre, je finis par perdre mes moyens, crier à l'injustice et dire ce que j'ai sur le cœur. Rien à faire, le contrôleur n'en démord pas. Il m'avertit que j'aurai à payer en quittant le territoire, avant de me faire remonter dans



un bus. Abasourdie par tant de manque d'écoute, les trois quarts d'heure de protestations m'ayant retardée, il est maintenant trop tard pour rejoindre Jody à Bondi. Qu'à cela ne tienne, j'ai besoin de me détendre, et décide donc d'aller jongler devant l'Opéra afin d'envoyer la photo à ma mère. Ayant passé mon enfance à me faire mitrailler de photos par des chinois au château de Versailles, j'aurais dû savoir qu'il ne fallait pas leur demander ce service ! Me voir jongler les amuse beaucoup, et chaque membre du groupe réclame de se faire photographier à mes côtés. Une dizaine de minutes plus tard ils me laissent enfin repartir, et je m'installe sur un banc pour regarder le va et vient des employés ayant fini leur journée de travail. Une fois le soleil couché, le bus me ramène à la maison où je joue quelques parties de Mario Kart sur Wii avec Mark avant d'aller dormir.

Vendredi 16 et Samedi 17 Mars 2012. Jour 129. Australie – Sydney

L'amende reçue dans le bus Jeudi m'a refroidie, et ayant visité les principaux points touristiques de Sydney je décide de rester à la maison. Il n'y a malheureusement pas de carrefours alentour pour jongler, c'est donc dans le parc du quartier que je passe mon après-midi à bouquiner. Le vendredi soir venu, je me prépare à rejoindre Mark et Adeel au centre



de la ville et fais une halte au Darling Harbour : ancien quartier de docks, d'usines et d'entrepôts, il est aujourd'hui très touristique, avec restaurants et discothèques par dizaines. La météo étant clémente, il fait bon s'y promener, et je m'assois au bord de l'eau pour boire la bière que je me suis offerte. La forte musique des bars qui entourent le port parvient jusqu'à mes oreilles, jurant avec le faible clapotis des vagues où se reflètent les

leurs multicolores des néons. Levant les yeux, je perçois quelques petites étoiles dans le ciel que la lumière de la ville m'empêche de distinguer correctement. Comme apaisée, je ne fais pas attention aux heures qui défilent et suis sous le choc de voir que minuit approche. Il est largement temps de rejoindre les garçons, et me dirige donc vers le Casino de Sydney où m'attendent ces derniers. Nous y buvons gratuitement tous les cocktails proposés sur la carte, car Adeel qui est manager à l'hôtel du Casino est connu de chacun. Enfin, vers trois heures du matin tous les trois sommes plus que joyeux, et Mark nous reconduit chez Adeel avant d'aller se coucher. Ce n'est que le lendemain en début d'après-midi que je rentre à la maison, et m'aperçois que mon hôte est parti à Melbourne sans que j'aie pu le remercier ni même lui dire au revoir. Après lui avoir rédigé une rapide lettre, m'être délassée une demi-heure sous une douche brûlante, avoir diné et préparé mon sac, je me couche en prévision de mon départ demain, direction Byron Bay.

Jour 130. Australie – Nambucca Heads

Le doux bruit du réveil me fait sortir de mon lit de bonne heure, et je saute dans mes habits sans même protester. Chose rare ! Le fait de partir pour Byron Bay me rend joyeuse, car je vais retrouver Doc qui y est depuis plus d'un mois déjà. Lorsque nous sommes trop souvent ensemble l'entente est difficile, mais éloignées nous nous manquons mutuellement. Ayant rendez-vous avec un allemand censé m'emmener, je décide de faire du stop jusqu'au point

de rencontre. Facilement retrouvé, Jonathan et moi allons ensuite chercher Clara, une autrichienne qui part avec nous. Tous les trois faisons gentiment connaissance sur la route en quittant la capitale par le pont de Sydney. Un dernier coup d'œil ému à l'Opéra que je n'aurais peut-être jamais la chance de revoir, et je range le souvenir de cette ville et des moments passés ici dans l'un des nombreux tiroirs de ma mémoire. Notre chauffeur a dix-neuf ans, ne boit pas, ne fume pas, fait du surf, veut devenir médecin, va à l'église deux fois par semaine, travaille bénévolement dans des centres d'aide pour les sans-abris en Australie...



il semble être l'homme dont toutes les femmes rêvent. Mais le pauvre a une énorme pustule d'herpes sur la lèvre supérieure, bouton purulent qu'il n'arrête pas de tripoter. Lorsque je prends la place du conducteur à mi-chemin, je nettoie le volant sans qu'il me voie et y vaporise du désinfectant de peur d'attraper la vilaine pustule. Ayant roulé de nombreuses heures, tous les trois faisons un arrêt à la plage pour que Jon surf, et j'en profite pour discuter avec Clara, vingt et un ans, petite rondouillarde à lunettes très sympa. A la nuit tombée, alors que nous avons parcouru la moitié de la route pour Byron, Jonathan arrête la voiture dans un Caravan Park afin d'y passer la nuit. Tous les trois dressons la tente puis dînons de quelques biscuits cloitrés dans le véhicule à cause de la pluie. Clara et moi nous occupons à tuer les dizaines de moustiques qui ont pris possession des lieux et de notre sang, tout en nous demandant si la tente est assez hermétique pour ne pas être inondée. Après une heure de massacre les parois de la voiture ne sont plus que corps ensanglantés, et tous les trois allons enfin nous coucher ravis de voir que notre abri est au sec.

Jour 131. Australie – Byron Bay

Jon a prévu de la nourriture pour deux jours de camping et nous offre un petit déjeuner de luxe : lait, céréales et cake. Quel plaisir ! Mon dernier vrai petit déjeuner remonte au fruit picking à Berri, c'est-à-dire il y a environ deux mois. Cela m'avait vraiment manqué ! La météo est toujours aussi déprimante, et je conduis les trois cents kilomètres qui nous séparent de Byron Bay sous la pluie. Arrivés dans la ville je gare la voiture sur le parking du Woolworths, l'une des deux grandes surfaces les plus connues d'Australie, comme Doc me l'a demandé. Cherchant mon amie du regard, mes yeux s'arrêtent sur une silhouette



familière : pieds nus, le même pantalon que lorsque je l'ai quittée avec plus de trous mais moins de couleurs, tee-shirt crasseux, cheveux gras et emmêlés : une vraie sauvageonne ! J'ai du mal à être sûre de moi jusqu'à ce que cette dernière se retourne et croise mon regard. Toutes souriantes, nous nous serrons alors dans les bras. Je dis rapidement au revoir à Jon et Clara qui continuent leur route vers Brisbane, prends mon sac à dos et le charge dans le van de Jarrod. Originaire d'Australie, il mesure environ un mètre soixante-quinze, a les cheveux châtons tombants sur les yeux et une barbe hirsute. Doc sort avec lui depuis qu'il l'a prise en stop aux

alentours de la ville, il y a plus d'un mois. Le van blanc dans lequel ils vivent est rouillé et défoncé à l'extérieur, sale et encombré à l'intérieur. Kuma, le gros chien couleur caramel de Jarrod laisse une odeur tenace et ses poils partout. Les présentations faites, tous les trois décidons de dîner et nous lançons dans la préparation d'une poêlée de légumes cuite au barbecue. Liam et JF, deux de leurs amis canadiens nous rejoignent ensuite avec leurs guitares, et jouent quelques morceaux pendant que nous mangeons. C'est vers minuit que la question fatidique se pose : « Où vais-je dormir si je reste ici plusieurs semaines ? ». Impossible de laisser la tente jour et nuit sur la plage à cause des rangers, nous décidons de la déplier dans un sentier abrité, juste pour ce soir.

Du Mardi 20 Mars au Jeudi 12 Avril 2012. Jour 157. Australie – Byron Bay

Voilà vingt-six jours que je suis à Byron Bay, petite ville balnéaire à l'ambiance décontractée. Cette bourgade autrefois envahie de hippies est aujourd'hui prisée par les backpackers, grâce à ses plages de rêve et ses vagues faciles à surfer.

Sur les conseils d'un ami de Jarrod, j'ai installé la tente de Doc dans la forêt de l'Arakwal National Park, situé à la sortie de la ville. La pluie ayant inondé mon abri les premiers jours, je l'ai ensuite couvert d'une immense bâche en plastique épais, glanée dans un chantier. Cette dernière me protège de plus du froid qui sévit la nuit, car nous approchons de l'hiver. Le parc national étant très peu connu, j'ai la chance d'avoir une immense plage pour moi toute seule. J'y cours et me



baigne un jour sur deux, et me suis réveillée un matin à cinq heures pour y admirer le soleil se lever sur l'Océan. La plage jouxte de plus un magnifique lac bicolore d'eau mi-salée qui regorge de poissons. Devant marcher environ cinq minutes à travers la forêt pour rejoindre mon lit, Doc et Jarrod m'ont accompagnée les deux premiers soirs, car la nuit noire ne me rassurait pas.



Puis c'est armée d'une lampe torche que j'ai dû prendre mon courage à deux mains les jours suivants pour m'aventurer seule entre les arbres et me frayer un chemin à travers les fougères. Ma tente une fois retrouvée, bien au chaud emmitouflée dans mon duvet, j'écoute le bruit lointain de l'Océan en guise de berceuse. Parfois le craquement de branches me fait tendre l'oreille, mais il ne s'agit que de bush turkey (sorte de poules sauvages) qui se baladent en picorant. Bien reposée, chaque matin vers dix heures j'enfourche le vélo que Doc m'a prêté pour aller en ville. Mais environ deux semaines après mon arrivée, un habitant de Byron a repris ce vélo car on le lui aurait volé. Doc l'avait pourtant gagné dans un garage, en échange d'une journée de travail. Résignée, c'est maintenant en stop ou à pied que je suis obligée de me balader.

Une fois en ville je retrouve Doc, Jarrod et les amis et connaissances que l'on s'est fait : Dreamer est une jeune d'environ vingt ans, tout ce qu'il y a de plus naturelle. Ses jambes et ses aisselles sont couvertes de poils blonds de plus d'un centimètre, et elle porte des dreads dans lesquelles se trouvent cailloux, branches, herbes, coquillages et objets en tout genre. Elle a les yeux bleus, une tête d'ange, et sa voix fluette me fait toujours sourire lorsqu'elle essaye de me parler en français. Jamais sans sa guitare aux cordes complètement détendues, cette rêveuse à l'allure délurée arpente les rues de la ville en quête de musiciens avec qui jouer.



Amy et Tanja sont deux inséparables amies. L'une anglaise aux dreads blondes, l'autre allemande aux dreads brunes qui se sont rencontrées en Nouvelle-Zélande. Leur deux corps sont couverts de tatouages, Tanja s'est elle-même fait la plupart des siens et en a dessiné quelques-uns sur les jambes d'Amy. Elle busk (du verbe To busk : Faire une activité

artistique dans la rue pour gagner de l'argent. Jongler, jouer de la musique...) parfois avec nous en dessinant de gigantesques rosaces sur les trottoirs. Amy ne se promène jamais sans son chien, Nanuk, une jolie femelle Husky de deux ans qu'elle a achetée en Nouvelle Zélande. Guy et Sprague sont deux jeunes australiens de dix-neuf ans qui ont grandi ensemble à Melbourne. Le premier porte d'énormes dreads brunes qui encadrent son visage souriant, tandis que l'autre commence tout juste à avoir de petites et fines dreads blondes. Jamais l'un sans l'autre : Guy a un jour abandonné Sprague pour monter sur la côte Est et y trouver du travail. Livré à lui-même, ce petit gringalet passe beaucoup de temps avec nous, à busker

devant le Woolworths. Il joue de la guitare et chante de sa voix aigüe un ramassis de bêtises qui nous font beaucoup rire.

Liam et JF sont deux canadiens fans de sports de glisse. Quand ils ne skatent pas ils surfent, et quand ils ne surfent pas ils skatent. Leurs deux planches prenant toute la place de leur minuscule voiture rouge, ils sont plaqués contre les fenêtres et sont obligés de pencher la tête pour conduire. JF parle français avec un accent québécois hilarant, et se vexe chaque fois que Doc et moi en rions.

Mark est un jeune allemand de vingt-cinq ans au visage couvert de piercing. Toujours bien habillé, lorsqu'il jongle avec nous pour gagner de quoi s'acheter du goon (cubi de vin à bas prix) il accorde son tee-shirt avec ses lunettes de soleil et ses balles vertes.



Gaëlle et Mickael, un couple de backpackeurs français de notre âge qui a vécu beaucoup de désillusions en Australie. Réfugiés à Byron depuis plusieurs mois, elle vend ses dessins dans la rue tandis que lui travaille dans un kebab. Nous nous retrouvons généralement le lundi et le jeudi pour manger au Community Center, lorsqu'il y a « free food day ». Tous les invendus du marché collectés y sont cuisinés pour les gens aux revenus les plus modestes. Les bénévoles nous connaissent, et Doc, les autres et moi aidons parfois à nettoyer et faire la vaisselle.

Shane est un surfeur d'environ quarante ans à la peau mate et aux habits colorés. Ayant un faible pour moi, il ne cesse de vouloir nous donner des sous lorsque l'on busk, et nous achète souvent à manger et à boire. Toujours le mot pour rire et un sourire jusqu'aux oreilles, il aura essayé de me conquérir jusqu'à la fin.

Fallafel girl est l'employé d'un restaurant libanais situé en bordure de plage. Son travail consistant à rester dans la rue avec un plateau rempli de fallafels pour les faire goûter aux passants, elle est devenue l'une de nos meilleures amies. Nous restons de longs moments à discuter avec cette dernière, tout en avalant les délicieuses boulettes de viande. De l'autre côté de la rue se trouve « Pizza girl », mais elle n'est pas très aimable et ne nous apprécie pas beaucoup non plus.



Flynn est un jeune chinois que Doc, Jarrod et moi avons rencontré lors d'un dîner offert à l'église. Ne sachant pas où dormir car ne voulant pas dépenser d'argent, je me suis vue obligée de l'accueillir dans ma tente. Effrayé de traverser la forêt de nuit, il a ensuite prié devant des herbes aromatiques afin de faire de beaux rêves et a uriné dans sa bouteille en plastique pensant que je dormais. Enfin, pour me remercier il m'a offert le massage le plus agréable que j'ai jamais reçu.

Noma et Bushi forment un couple de sans-abris de l'âge de ma grand-mère. C'est peu après mon arrivée en ville que je me suis liée d'amitié avec elle, grâce à un œuf en chocolat. Lui ayant offert cette douceur un soir alors qu'elle était assise seule dans son abri bus, je vais maintenant la voir de temps en temps pour discuter et m'assurer qu'elle se porte bien. Son copain Bushi, lui, est toujours saoul et chante devant le Woolworths, son bob posé sur le trottoir.

Bear est un jeune vagabond d'une trentaine d'années, dont la barbe hirsute laisse entrevoir sa mâchoire édentée. Il a disparu pendant plusieurs jours, et est revenu un matin avec des pustules et des bandages partout sur le corps. Sortant de l'hôpital, il aurait attrapé une infection par les pieds à cause de chaussures trouvées dans une poubelle.

Brett est sans doute le personnage le plus étrange de la ville. Jamais sans sa bible, cet australien de trente-cinq ans arpente les rues de Byron en priant la divinité indou Krishna. Trainant ses couvertures derrière lui, il marche lentement mais bruyamment à cause des grelots accrochés à ses habits, brûle de l'encens à longueur de journée et s'endort partout où il va. Impossible d'essayer d'avoir une conversation avec lui, lorsqu'il ne prie pas, celui qu'on a facilement surnommé « Krishna » passe son temps à pleurer.

Je pourrais passer des heures à décrire chaque habitant, noircir des pages entières... Byron Bay est une petite ville, Doc et moi connaissons tout le monde et l'on est connues de tous. Nous profitons d'Internet et prenons des douches gratuites dans les backpackeurs, dévalons les rues en vélo et en skateboard en slalomant entre les voitures, n'avons pas mis de tongs depuis des semaines, passons des heures à essayer les instruments des magasins de musique, buskons quelques dizaines de minutes lorsque nous avons faim ou soif, pêchons dans la mer quand l'un de nous a envie de poisson... Bref, « Easy life » sont les maîtres mots. Je me sens comme chez moi ici, mais après presque un mois de vraies vacances la plupart de nos amis sont partis, et je commence à m'ennuyer. La route m'appelle !



Jour 157. Australie – Brisbane

Après plusieurs faux départs, Doc et moi sommes enfin prêtes à partir. Nous avons décidé de rejoindre Tanja qui fait du fruit picking à Gayndah depuis quelques jours, petite ville de campagne située au Nord-Ouest de Brisbane. J'y resterais environ deux semaines, puis partirai vers Broken Hill où je suis attendue pour travailler dans un ranch. Doc, elle, veut suivre la météo et monter dans le Nord du pays. L'estomac rempli grâce au déjeuner offert au Community Center, toutes les deux disons au revoir aux amis qui sont toujours en ville. Les serrant dans nos bras nous leur disons « See ya soon », en espérant fortement les revoir ! Shane a les larmes aux yeux et je crains qu'il ne pleure, ce qui me rend toute chose. Nos deux sacs à dos bouclés, Jarrod nous dépose sur l'autoroute où je l'embrasse ainsi que Kuma, le chien le plus gentil et affectif au monde. Je commence alors à tendre le pouce pendant que les deux amants se disent au revoir, et suis ravie de voir qu'une voiture s'arrête en moins de cinq minutes. Nous arrivons ainsi à Brisbane en un rien de temps, mais le soleil

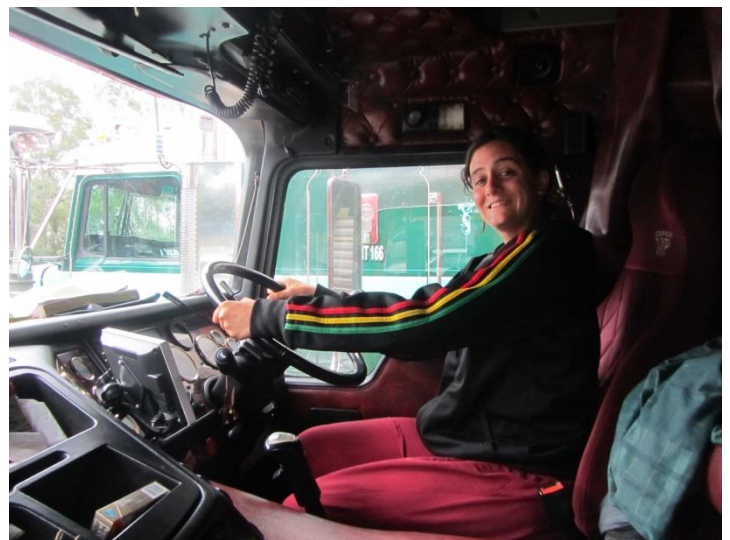


couché à dix-huit heures nous empêche de poursuivre notre route. Déjà fatiguées, c'est à vingt mètres au bord de l'autoroute que Doc et moi déplions notre maison de toile afin de passer la nuit. Mais il pleut à verse, et seulement une demi-heure après s'être couchées, mon côté de la tente est

complètement inondé. Sacrifiant mon tapis de sol en guise de paroi supplémentaire, j'utilise nos serviettes de bain pour éponger l'eau, puis finis par m'endormir dans l'humidité de mon duvet.

Vendredi 13 Avril. Jour 158. Australie – Gayndah

Réveillée à plusieurs reprises par l'inconfort de la situation, j'ai passé une nuit horrible et ne suis pas mécontente de me lever. Abrisée d'une branche d'arbre touffue, Doc a eu la chance de dormir au sec, mais se plaint d'avoir mal au dos. En effet, habituée au confort du van qu'elle a squatté pendant deux mois et demi, son tapis de sol épais de quelques millimètres lui a rappelé les joies du camping. Le premier australien à nous prendre en stop est un camionneur qui conduit un immense véhicule à deux remorques. Tous les trois assis à l'avant, je suis agréablement surprise de découvrir un endroit spacieux, « classe » et douillet, bien loin des camions où Doc et moi nous serions en Europe. Ayant parcouru les trois cinquième du trajet vers notre destination, le gros routard aux épaules couvertes de poils nous dépose à la sortie d'un village de campagne. Là, un homme d'environ soixante ans au physique très étrange s'arrête et propose de nous emmener. « Non on ne monte pas c'est un consanguin ! » dis-je à Doc en un fou rire mêlé de peur. Trop tard, elle a déjà un pied dans la voiture rouge. Résignée, je charge mon sac à dos dans le coffre entre détergents et autres produits d'entretien datant de Mathusalem et m'assoie à l'arrière du véhicule. Le cœur battant, je ne peux m'empêcher d'observer notre conducteur : ses cheveux gris et gras tombent sur son front ridé à moitié caché par des sourcils broussailleux, ses pommettes trop saillantes contrastent avec des joues dangereusement creusées, sa bouche déformée par un bec de lièvre forme un rictus effrayant, et un vilain tic lui fait sortir la langue comme pour sucer une tétine imaginaire. Des poils sortent de ses oreilles, il a le dos bossu et ses ongles longs de près d'un centimètre sont jaunis et terreux. Au moment de nous déposer le



comportement de l'australien devient encore plus bizarre, mais je profite du fait qu'il se soit arrêté pour descendre du véhicule et en sortir les affaires. Mon cœur est sur le point d'exploser et je ne peux contenir mes mains tremblantes. Heureusement notre chauffeur suivant est accompagné de sa fille. Doc et moi en profitons pour discuter et rire, cette fois en toute sérénité. Arrivées à Gayndah en fin d'après-midi, Doc s'occupe de monter la tente devant un petit musée reculé, tandis que je me rends au Caravan Park pour y demander du travail, sur les conseils des backpackeurs croisés. Une fois là-bas c'est la désillusion. Il n'y a plus de places disponibles dans les fermes depuis deux jours, et l'employé me dit de revenir après le week end. Les faits relatés à Doc, nous décidons de laisser nos sacs à dos dans la tente et de partir à la recherche de Tanja. Apercevant de longues dreads de plus d'un mètre devant une caravane, je l'interpelle. Tout sourire elle nous prend dans ses bras, et je m'aperçois avec plaisir qu'elle est accompagnée de Guy et de Stephan, un français qu'elle a rencontré en Nouvelle-Zélande. Tous les trois squattent le camping-car d'un couple de chinois, ami de Steph. Doc et moi leur donnons des nouvelles d'Amy, Sprague et les autres,

puis nous passons la soirée à discuter et rire. Enfin nos amis vont se coucher en prévision de leur journée de travail, et toutes les deux retournons à la tente afin de rattraper nos heures de sommeil.

De samedi 14 au Mardi 17 Avril 2012. Jour 162. Australie - Gayndah

Doc et moi passons le week-end à faire le tour des fermes qui entourent le petit village de quatre cents habitants, et parcourons des dizaines de kilomètres sous un soleil de plomb. Mais malgré notre bonne volonté le porte-à-porte est un échec, et la réponse toujours la même : « Allez voir Stessy au Caravan Park, elle seule s'occupe de placer les backpackeurs dans les fermes ». Maigre consolation. Toutes les deux remplissons nos poches de clémentines que nous cueillions sur les centaines d'arbres des immenses plantations. Juteuses à souhait, nous en engloutissons des dizaines chacune et laissons les épluchures dans notre sillon, à la manière du Petit Poucet. Encouragées par Tanja et Stephan, nous avons installé notre tente de façon illégale au Caravan Park, sous un arbre infesté de chauves-souris. Les sales bêtes défèquent allègrement sur notre abri et crient dès le lever du soleil, m'obligeant à enfoncer des boules quiètes dans mes oreilles pour ne pas devenir folle. Tous les matins nous sommes une quinzaine de personnes à faire la queue à l'accueil dans l'espoir d'enfin avoir du travail, mais à chaque fois Stessy arrive avec de mauvaises nouvelles. Le camping est en fait plein de backpackeurs français et chinois en attente de travail. Tanja, Guy et Stephan sont arrivés à la bonne période et ont pris les dernières places disponibles. Et quand bien même, après quatre jours à déambuler dans le village, Doc et moi connaissons la plupart des campeurs et tous sont déçus. Certains le sont à cause de leur paye, d'autres des conditions de travail ou du peu d'heures effectuées. C'est la désillusion et ils sont nombreux à démissionner. Il est impossible de jongler ici, et les clémentines que les cueilleurs nous ramènent ne suffisent pas à nous nourrir. L'échec nous est amer, mais il faut être réalistes, c'est à regret que Doc et moi pensons à partir et retourner vers Byron.



Jour 163. Australie - Jimboomba

A neuf heures, quand Stessy arrive et annonce aux dix backpackeurs qui attendent à l'office qu'il n'y a toujours pas de places disponibles, Doc et moi prenons la décision de partir. Des œufs brouillés et du riz avalés sur le pouce, un adieu à Tanja, Guy, Stephan et les autres, nos sacs à dos bouclés, la tente pliée, toutes les deux nous mettons en route à onze heures. Il fait chaud et faire du stop en pleine campagne se révèle plus difficile que je le pensais, à cause du manque de véhicules. Un vieux monsieur nous fait monter dans sa caravane où je dois m'asseoir sur une chaise de camping dépliée à l'arrière. Celle-ci bascule à chaque virage, me faisant valser de tous les côtés. Après trente kilomètres à m'agripper à l'évier pour ne pas tomber, je ne suis pas mécontente de quitter la caravane.



Enfin, deux camions et une voiture plus tard, nous avons parcouru plus de trois cents kilomètres et sommes déposées à Jimboomba chez un ami de Doc. Celui-ci l'avait prise en stop trois mois auparavant, entre Adélaïde et Brisbane. Scott et sa copine Mandy ont environ quarante ans et vivent dans le garage où Scott construit des « Sprint cars ».



Très populaires aux États-Unis, au Canada, en Australie, en Nouvelle-Zélande et en Afrique du Sud, ces impressionnantes voitures de course sont faites pour être conduites sur circuits ovales, à plus de deux cents kilomètres/heure. Ayant hérité de cette passion par son père, Scott fait partie des quatre seuls constructeurs australiens et est connu jusqu'en Amérique. L'accueil est chaleureux, tous les quatre discutons autour d'une bière et nos hôtes commandent deux pizzas XXL de dix-huit parts chacune. Doc et moi avalons goulûment ce repas chaud devant la version anglaise de Titanic, puis allons nous coucher sur un matelas installé sur la mezzanine entre gents chromées, pneus neufs et cartons d'huile automobile.

Jeudi 19 et Vendredi 20 Avril 2012. Jour 165. Byron Bay

Doc et moi passons la journée à nous reposer, faire des lessives et regarder Scott et ses collègues travailler sur leur voiture de course. Chacun d'eux a une cigarette vissée entre les lèvres et s'affaire à sa propre partie du montage, le volume de la radio monté au maximum. Mandy, elle, s'occupe de la comptabilité. N'ayant toujours pas de nouvelles de Jeff, le patron du ranch où je suis sensée aller travailler, je décide de retourner à Byron Bay avec Doc.



Scott et Mandy nous déposent dans une station-service où nous les prenons dans nos bras en signe d'au revoir, avant de tendre le pouce. Un jeune homme s'arrête au bout de cinq minutes seulement, et charge nos sacs à dos dans le coffre. Conduisant à toute allure, c'est en un rien de temps qu'il nous dépose dans une station-service à l'entrée de Byron, où Jarrod vient nous chercher. Heureux comme un roi, son chien Kuma s'échappe par la fenêtre du van pour nous sauter dessus, renifler et nous lécher les mains. Jarrod est souriant, et tous les trois décidons d'aller manger au Cheeky Monkey, le restaurant-boîte de nuit de la ville. Mais alors que je suis dans la queue, Jeff m'appelle enfin ! Malgré son fort accent australien, je comprends que l'un des fermiers peut me prendre ce dimanche à dix heures du matin à Dubbo, et me faire parcourir les huit cent kilomètres nous séparant du ranch. Ce dernier étant situé à deux heures de la ville la plus proche c'est une véritable aubaine. Sauf que Dubbo est à huit

cent cinquante kilomètres de Byron et que je n'ai qu'une journée pour m'y rendre ! « Mission impossible » me dis-je désespérée. Mais je suis joueuse et veux tout de même essayer. C'est peut-être ma dernière opportunité d'enfin aller dans ce ranch et je vais tout faire pour y arriver ! Moi qui était heureuse de retrouver Shane, Gaëlle, Noma et les autres, je ne pourrais finalement pas les voir. Soucieuse, je partage mon dernier plat avec Doc et

Jarrood et joue quelques parties de billard avec des irlandais, la tête déjà ailleurs. Enfin, vers vingt-trois heures, nous déplaçons la tente dans le bush, au même endroit que la première nuit. Non sans émotion je prends Doc dans mes bras pour lui dire au revoir. Nos chemins se séparent une nouvelle fois, mais j'espère la retrouver vite pour de nouvelles aventures quelque part en Australie...

Jour 166. Australie – Tamworth

Réveillée à six heures trente, je plie mon couchage en hâte, écris un mot à Doc sur une serviette en papier et abandonne sa tente dans le bush. « On the road again », mais seule cette fois. C'est la première fois que je fais du stop seule sur une aussi longue distance, mais le challenge de rejoindre Dubbo en vingt-sept heures seulement semble prendre le pas sur l'anxiété. Mon sac à peine posé à terre, une femme propose de m'emmener sur l'autoroute, puis trois voitures me prennent à intervalle de trente minutes environ. À midi un cow-boy transportant un superbe cheval blanc me dépose vers son ranch, sur une route de campagne déserte où ne passe qu'un véhicule toutes les cinq minutes. Assise sur mon duvet, le silence est total. J'entends le bruissement des feuilles secouées par la brise, le frottement des ailes des quelques oiseaux qui s'envolent çà et là et observe une colonie de fourmis marcher les unes derrière les autres : Extrêmement ordonnées, elles forment une ligne parfaite, et je pourrais presque entendre le bruit de leurs pattes sur les gravillons de la route goudronnée. Après trois-quarts d'heures d'attente je me sens comme Robinson Crusoé, perdue au milieu de nulle part sans même une tente pour passer la nuit. Je commence sérieusement à m'inquiéter, d'autant plus que je n'ai parcouru que deux cent cinquante kilomètres et que le soleil se couche de bonne heure. Une dizaine d'amandes, une pomme et une orange avalées en guise de petit déjeuner et déjeuner, et j'aperçois un van à l'horizon. Comme poussée par la détresse, je me lève et saute sur place en faisant de grands gestes qui poussent le chauffeur à s'arrêter. Il s'agit en fait d'une jeune australienne de mon âge qui a quitté sa maison le matin même pour aller à Alice Springs, au cœur de l'Australie. Mais son van âgé de trente ans ne dépasse pas les quinze kilomètres / heure dans les côtes, et je finis par m'endormir. Réveillée par le bruit d'une porte qui claque, je m'aperçois que Lizzie la conductrice s'est arrêtée pour déjeuner, en pleine forêt tropicale. Entourée de palmiers et fougères en tous genres, je suis émerveillée par la richesse de ce paysage, totalement différent de ceux de Byron Bay et de la côte. Suivant un petit chemin balisé, j'arrive dans une clairière dominant une immense et magnifique vallée où je trouve ma conductrice faisant la sieste sur un gros rocher plat... Une sieste ! Alors qu'il est quatorze heures et que je n'ai pas fait le tiers de ma route vers Dubbo ! C'est le moral au plus bas, sachant que je ne serai pas à destination dans les temps, que je m'assois à mon tour pour admirer le paysage. Enfin, après une heure de pause nous remontons en voiture et roulons encore et encore. Je profite de notre arrivée dans un gros bourg pour descendre de ce véhicule trop lent, et commence à marcher le pouce tendu. Environ deux kilomètres plus tard, Geoff et sa femme, un couple de l'âge de mes parents, me fait monter dans son break et nous parcourons plus de deux cents kilomètres. Inquiets de devoir me laisser sur le bord de la route alors que la nuit est tombée, ils m'invitent à dormir au chaud dans leur maison et m'offrent un merveilleux dîner de fruits de mer au restaurant. Installée dans la chambre de



leur fille qui vit à Melbourne, je m'inquiète de voir qu'il me reste trois cent cinquante kilomètres à parcourir avant dix heures du matin. Mais la journée a été très éprouvante, et je m'endors en quelques secondes seulement, entre les dizaines de peluches qui encombrant le lit à deux places.

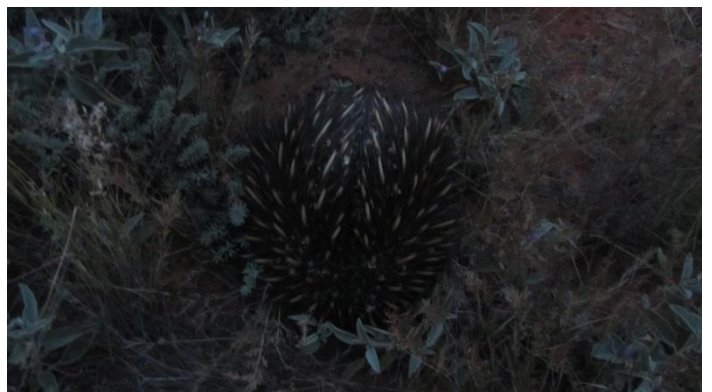
Jour 167. Australie - Tibooburra Station

Le réveil que j'ai réglé sur cinq heures me tire d'un sommeil profond et réparateur. Comme convenu la veille, Geoff me dépose sur l'autoroute. Il m'invite gentiment à revenir chez eux à tout moment. Le soleil se lève à peine quand un vieux monsieur au crâne dégarni s'arrête pour me demander ma destination. Petit et trapu, celui-ci m'annonce hilare que je ne serais jamais à Dubbo dans les temps, avant de me déposer quelques kilomètres plus loin dans une

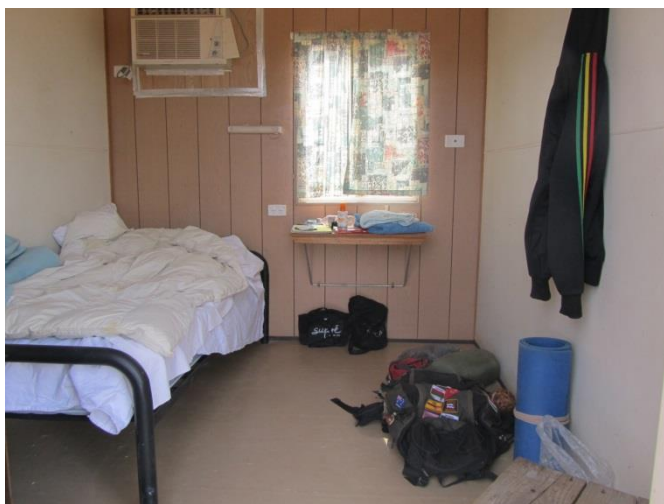


station essence. Nous sommes en pleine campagne, le prix de l'essence est exorbitant, et les rares voitures qui passent n'accordent aucun intérêt à mes bonds et mon agitation sur le bord de la route. Je n'ose même plus regarder mon portable, car l'heure qui y est affichée défile deux fois plus vite que la normale. Enfin, après plusieurs faux espoirs la chance semble enfin me sourire : un homme conduisant une jolie et chic voiture bleu ciel m'annonce qu'il se rend à Cobar. Dépliant ma

carte de l'Australie sur le capot du véhicule, je m'aperçois avec plaisir que cette dernière ville est située sur la route de Broken Hill et de mon ranch. Déjà très en retard j'invite Marc à quitter Dubbo, et lui demande de me retrouver à Nevertire, sur la route du ranch. C'est confortablement installée dans la voiture que j'écoute mon chauffeur me raconter sa vie : âgé de cinquante-huit ans, il est marié pour la troisième fois, à une malaise de trente-cinq ans rencontrée sur internet. Complètement décompressée et somnolente à cause du flot de paroles et la monotonie du paysage je finis par m'endormir. A mon réveil la campagne a cédé sa place à une terre rouge et aride parsemée de touffes d'herbe jaunies et de petits arbres secs. A midi et demie nous arrivons enfin au lieu de rendez-vous : Une route goudronnée au milieu du désert, un abri bus et un pub. Lorsque Marc en sort, je crois à une blague : Environ vingt ans, le visage poupon et un tee-shirt moultant ses muscles de jeune homme, il vient me saluer un sourire illuminant son visage. Moi qui m'attendais à voir un cow-boy avec chapeau, chemise à carreaux, jean, bottes et « clope au bec », je suis presque déçue. Marc revient en fait de trois mois de vacances, et ses parents le raccompagnent dans le ranch. A peine assis dans la voiture surchargée, Andy le père, petit rondouillard aux yeux bleu et à la peau rouge décapsule une bière. Accompagné de près par son fils, ils passent les huit heures que dure le trajet à boire. Les deux packs de vingt-quatre bières sont vidés à une allure impressionnante, et la mère est obligée de faire des arrêts incessants pour que les deux hommes de la famille se soulagent. Nous croisons nombre de chèvres sauvages, de vaches traversant la route, d'émus gambadant avec grâce, un renard dévorant un oiseau mort au milieu de la route et même un échidné roulé en boule à notre approche. Au moment de traverser



Wilcannia, un village aborigène où Marc a déjà eu des ennuis, l'alcool fait son effet et les langues se délient. Comme quatre-vingt pour cent des australiens rencontrés pendant mon voyage, la famille avec qui je suis en route ne supporte pas les métis aborigènes. A cause du massacre des tribus par les blancs à leur arrivée sur l'île, le gouvernement offre aujourd'hui une pension en dédommagement à chacun d'entre eux. Ayant de l'argent sans avoir besoin de travailler, la plupart passe ses journées à boire, et une fois saoul provoque bagarres, vols et agressions en tous genres. Le village quant à lui semble avoir essuyé une tornade : les maisons sont faites de bric et de broc, les fenêtres remplacées par des planches et les jardins semblables à des décharges. A dix-neuf heures, alors que nous arrivons enfin à Tibooburra, village où Jeff doit nous rejoindre, les deux caisses de bières ont pratiquement été bues. Installés devant le pub, nous sommes rejoints par ce dernier, accompagné de mes nouveaux collègues. Correy est un australien d'environ cinquante ans au visage marqué, et dont la barbe hirsute encadre une bouche édentée. Jimmy et Caroline sont eux deux jeunes irlandais travaillant dans la station depuis deux ans. Les présentations faites, je grimpe dans le gigantesque 4x4 break flambant neuf, et nous empruntons une route de terre, laissant les



parents de Marc derrière nous. En deux heures de route les phares de la voiture éclairent des dizaines de kangourous, émus, chèvres, moutons et vaches que Jeff fait fuir en klaxonnant. Une fois arrivés au ranch nous buvons un thé autour d'un feu de bois, puis Caroline me montre ma chambre : une pièce de cinq mètres carrés dans un préfabriqué. Une fenêtre, un lit, une petite armoire, une table, une chaise, un miroir et deux patères, le tout est froid et manque de couleur. Mais je suis trop fatiguée pour m'en soucier, et me couche heureuse d'avoir relevé un nouveau challenge.

Du Lundi 23 Avril au Mardi 22 Mai 2012. Australie – Tibooburra Station

C'est le premier jour, encore endormie et les yeux mi-clos, que j'ai pris conscience de la beauté de l'Outback. Ouvrant la porte de ma chambre après dix heures de sommeil, j'ai découvert avec émerveillement du sable rouge à perte de vue, parsemé de grosses touffes d'herbe jaunie. Étant arrivée dans la « station » (prononcer à l'anglaise, car « ranch » est américain) de nuit, je n'avais jusqu'alors pas pu apprécier le paysage à sa juste valeur. Mais aucun de mes cinq nouveaux collègues ne se sent concerné par l'environnement, et je dois brûler la poubelle de la cuisine tous les trois jours. En effet, en me baladant dans les lieux, je suis tombée avec tristesse sur l'envers du décor : des monticules de déchets à moitié brûlés, des pyramides de bouteilles de bière, des pneus usagés jetés les uns sur les autres, une dizaine de frigos rouillés, des batteries de voiture et autres débris polluant par centaines. Située « au milieu de nulle part », la ferme est entourée de deux cent cinquante mille hectares de champs où vivent deux mille vaches, veaux et taureaux, six mille chèvres et quinze mille moutons. La maison s'étant



effondrée à cause d'un orage il y a deux mois, Jeff, Jimmy et Caroline, Marc, Correy et moi vivons dans des préfabriqués hideux et gelés. Les nuits sont très froides dans le désert, et j'ai couvert mon lit de cinq couvertures et dors avec des chaussettes et une écharpe. Cette station est conduite par la famille de Jeff depuis trois générations. C'est son grand père qui a acheté les terres, fait construire la maison, mis en place les clôtures et acheté les premières bêtes. A son tour, son père a repris la ferme et racheté des terres et du bétail. Lui a agrandi la propriété avec une station voisine, doublant ainsi le nombre d'hectares et de vaches, chèvres et moutons. Malheureusement, pour l'instant aucun de ses quatre grands enfants ne veut prendre la relève, et vendre son bien lui est impensable.

La vie à la ferme est paisible. Neuf chats et chatons gambadent sur le sable rouge en laissant de petites traces de pattes dans la journée, et se prélassent autour du feu de bois à la nuit tombée. Dix-neuf poules se partagent une immense cage jonchée de fiente. C'est là que je les ai retrouvées un matin picorant le corps d'une de leurs compatriotes décédée. Jouxant cette cage se trouve celle des oiseaux : quatre superbes Cacatoès qui essaient de me mordre, chaque fois que je vais les nourrir. Parmi eux se trouve l'un des plus grands perroquets au monde : un Cacatoès Noir que Jeff a acheté cinq mille dollars. Un peu plus à



l'écart vit Jeffrey, un gros cochon qui mange nos épluchures de fruits et légumes. Marc l'a un jour frappé tellement fort qu'il lui a cassé les pattes arrière, cela car il voulait nettoyer la cage en paix. Le pauvre porc ne tient maintenant plus debout, mais reste très propre lorsque nous entretenons sa cage régulièrement. Engraissé depuis plusieurs mois déjà, les garçons ne vont pas tarder à le tuer, afin de remplir l'un des nombreux réfrigérateurs en prévision de l'hiver. Quelle triste vie... ! Pumba, le porcelet que Jimmy m'a rapporté un matin vit, lui, a côté de notre feu de camp, et tout le monde rit de me

voir couper sa nourriture en petits morceaux chaque jour. Trico, le veau de Caroline se balade en liberté dans la ferme, et quand ils sont lâchés, les quatorze chiens essaient toujours de le tuer. Très athlétiques, ils sont si maigres qu'ils me font penser à des hyènes quand leur langue est pendante. Le dernier des chiens de Jeff est mort à l'âge de vingt-cinq ans. Grâce à leur grande liberté et à la viande de kangourou qu'ils mangent en abondance, les chiens de ferme en Australie détiendraient le record de longévité de la race canine. Une partie de la chambre froide construite dans le jardin est réservée pour les mangues abîmées qui sont cueillies puis congelées pour le plaisir de Troy, une très vieille et pacifique vache sur laquelle on peut monter. Enfin, sept chevaux sont en semi-liberté dans un champ de plusieurs hectares jouxtant la ferme. Parfois à mon réveil, quand j'ouvre la porte de ma chambre, j'en vois un ou deux galoper sous les premiers rayons du soleil. Jeff en avait plus de deux cents à une époque, mais les onze années de sécheresse qui se sont achevées il y a trois ans lui ont coûté trop cher en grain. En effet, l'herbe avait laissé place à une étendue de sable rouge immaculée et les animaux mouraient de faim.

Chaque matin je m'occupe de nourrir Pumba et Jeffrey que je regarde toujours manger à grand bruit, puis me charge de cueillir les limes et les citrons qui sont mûrs. Je nettoie

ensuite les abreuvoirs des poules et des oiseaux en essayant de ne pas me faire mordre. Les « cocottes » mangent des graines tandis que les « cocos » bénéficient d'un traitement spécial : pipas, amandes, cacahuètes, noix et graines en tout genre, je les nourris comme des rois. Après avoir récolté la dizaine d'œufs qu'elles pondent chaque jour, je laisse les poules gambader en liberté dans la ferme. Au soleil couchant, lorsqu'il est l'heure de rentrer dormir, je les appelle en criant «



Chuck Chuck Chuck Chuuuuck » et en jetant des graines dans leur cage. Plus attirées par la nourriture que par moi, elles accourent pour pouvoir picorer, et je ferme la porte derrière la dernière. Le feu de camp que j'allume tous les soirs attire Jimmy, Caroline, Marc, Correy et Jeff pour l'apéritif, et permet de chauffer le lait qui sert à nourrir Trico au biberon, Pumba et les chatons. Enfin, chacun de nous prépare le repas à tour de rôle en se servant à sa guise dans les trois frigos, la chambre froide et la réserve. Deux fois par semaine nous parcourons les cinq cent kilomètres qui nous séparent de la ville la plus proche, Broken Hill, pour acheter fruits, légumes et autres produits frais. Tous les six dormons au Tourist Lodge, un petit hôtel bon marché à l'ambiance familiale. Dallas, le patron obèse occupe ses journées à jouer au solitaire sur son ordinateur, tandis que Nick, l'homme de main au regard noir et à la mâchoire édentée en pince pour moi. Nous discutons de nombreuses heures autour de la piscine avec les autres clients de l'hôtel, et tous rient de voir Nick me faire des déclarations d'amour en jouant de la guitare.

Nous passons des journées entières à arpenter les champs en voiture ou à moto afin de nettoyer les abreuvoirs des animaux, réparer les clôtures abîmées et enlever les carcasses des bêtes qui se sont coincées dedans. Nous nous occupons aussi de vérifier le bon fonctionnement des pompes à eau actionnées par les neufs moulins à vent disséminés dans la propriété, et de contrôler le niveau d'eau des tanks qui alimentent les abreuvoirs. Lorsque nous roulons à travers champs, je reste souvent debout dans la benne du 4x4 et m'émerveille de la beauté du paysage. Des dizaines de kangourous bondissent de toute part, des chèvres et des moutons fuient en soulevant des nuages de poussière tandis que des émus gambadent gracieusement à côté du véhicule : J'ai l'impression de faire un safari ! Parfois un chat ou un cochon sauvage fait son apparition et Jimmy sort son fusil pour le tuer. Quand il a besoin de mon aide je feins de ne pas les voir, et souris en voyant les pauvres bêtes se faufiler entre les hautes herbes, la vie sauve. Dingos, cochons sauvages, chats et



autres grenouilles sont les ennemis des fermiers. En effet, aucun de ces animaux n'est natif d'Australie et ils font des ravages en mangeant le bétail. Pour les exterminer Jimmy sacrifie donc un kangourou, dont il attache le corps lacéré à l'arrière de la voiture. Caroline, qui est assise dans la benne, balance la viande empoisonnée donnée par le gouvernement dans la trace du kangourou qui va être traîné sur des centaines de kilomètres. Les champs

sont si grands qu'il faut changer de bête toutes les heures, et mon cœur se soulève à chaque fois que j'assiste à ce cruel spectacle. Enfin, attirés par l'odeur de la viande fraîche, dingos et autres animaux carnivores se font prendre au piège. Je déteste aussi attraper les chèvres dans les champs, attacher leurs pattes et les balancer dans la voiture pour les vendre en ville. Le regard vide elles beuglent à la mort, ce qui provoque toujours chez moi un désagréable frisson le long de l'échine. Lorsque les après-midi sont trop ensoleillés nous faisons une pause pour nous baigner dans les tanks, dont l'eau tirée de la nappe phréatique est chaude. Étrange sensation que de se

prélasser dans une eau à trente degrés au milieu du désert, mais le moment est inoubliable ! Jimmy, Correy et moi sommes un jour tombés nez à nez avec un Taïpan du désert, niché dans un arbre mort que nous étions en train de couper. La virulence de son venin et sa rapidité d'action en font le serpent terrestre le plus venimeux du monde, et tous les trois avons bondi en le découvrant. Enfin, j'aide



souvent Caroline à déplacer les moutons d'un champ à l'autre ou les guider jusqu'aux abreuvoirs, cela à moto, pour contrôler ceux qui s'échappent. Nous les faisons avancer à grands cris, et sauvons la vie des quelques-uns paralysés par l'herbe porc-épic qui se plante dans la fourrure de leur pattes. Contrairement à ce que je pensais, conduire une moto cross est un véritable sport qui demande beaucoup de force. Les champs, parsemés de trous et de bosses cachés par les herbes hautes, boueux, sableux et jonchés d'arbres morts, rendent la conduite très dangereuse. De nature casse-cou et aimant la vitesse, je suis tombée de ma monture à plusieurs reprises et ai manqué de me faire très mal. Marc, lui, n'a pas eu ma chance et a dû rentrer chez lui après s'être cassé la clavicule.



Le « mustering » des bêtes est sans doute l'activité la plus excitante que j'ai faite pendant mon séjour à la Tibooburra Station. N'ayant lieu que deux fois par an, je suis chanceuse d'avoir pu y participer et rassembler les vaches, veaux et taureaux.

Levés à quatre heures et demi le premier jour, nous avalons le petit déjeuner que Correy a préparé : œufs pochés, saucisses et bacon, le tout accompagné de toasts beurrés. Le thé me brûle la gorge mais réchauffe mon corps frigorifié et m'aide à ouvrir les yeux. Une heure

plus tard chacun enfourche sa moto et nous rejoignons un champ situé à plusieurs kilomètres. Rouler de nuit est définitivement très dangereux : des kangourous bondissent devant mes phares, mes roues semblent patiner davantage et le froid pénètre les cinq pulls que je porte. Tous les six en place au lever du soleil, nous prenons en charge une centaine de vaches et les menons vers un champ où se trouve déjà nombre de leurs semblables. A midi

les bêtes sont parquées et l'on rentre à la ferme pour accueillir Ben, le fils de Jeff, et Abby, venus aider et remplacer Marc.

C'est donc à sept que nous petit déjeunons en ce deuxième jour, avant de rouler plus d'une heure dans le froid de la nuit. Postés par groupe de trois à différents angles du champ, nous admirons le ciel changer de couleur en attendant Jeff. C'est alors que j'aperçois son hélicoptère émerger de l'horizon, voler droit sur Correy, Jimmy et moi et se poser à nos côtés. Tout sourire, les garçons m'invitent à monter dans l'engin volant pour mon baptême

de l'air, et je me vois courir comme une enfant pour sauter sur le siège vide. Jeff me donne un casque avec micro, et me conseille d'attacher ma ceinture alors que nous décollons. Extrêmement léger et mobile, nous ne faisons qu'un avec « l'oiseau de fer » et je découvre une vue éblouissante du soleil se levant sur l'Outback. Vu de haut le désert paraît très vert, il est facile de repérer les troupeaux de vaches éparses et Jeff



joue du vent provoqué par les hélices pour les faire se regrouper. Le pied de nouveau au sol, nous prenons en charge le groupe d'environ cent quarante bêtes et commençons à les faire avancer. Jimmy se trouve à gauche, Correy à droite, et je suis derrière pour les pousser à grands cris. Parfois l'une d'elles s'échappe et je dois la poursuivre à travers les arbres, en faisant attention de ne pas effrayer les autres avec le bruit de ma moto. C'est en partant à la recherche d'une vache fugitive que je me suis pris une immense toile d'araignée dans la figure, ai lâché mon guidon d'une main et ai foncé sur un tronc d'arbre couché : la roue avant s'étant bloquée dans le bois mort, je suis passée par-dessus le guidon et la moto m'est retombée sur la jambe gauche. Le manteau que Nick m'avait prêté au Tourist Lodge est complètement déchiré et ma jambe me fait souffrir. Cependant il n'y a pas une minute à perdre, je remonte rapidement en selle pour reprendre ma place à la queue du troupeau. Vers onze heures, Ben, Caroline et Abby nous rejoignent avec leurs propres bêtes : elles marchent depuis plus de cinq heures, sont assoiffés et les veaux semblent épuisés. Enfin, lorsque le soleil est au zénith, alors que j'ai enlevé toutes mes couches de vêtements superflus, nous arrivons enfin aux enclos. Les vaches une fois toutes parquées, tous les six rejoignons Jeff qui a posé son hélicoptère pour faire un feu de camp. Correy a préparé des

sandwichs et fait chauffer de l'eau pour le thé, puis nous faisons une sieste digestive allongés sous un arbre.



Une bataille de bouses de vaches sèches nous réveille, et l'on attaque la deuxième partie du travail en début d'après-midi. Le « yards » étant compartimenté en cinq enclos différents, la première étape consiste à séparer les bovins : tous les sept faisons avancer une immense toile à bout de bras, et

poussons une centaine de vaches dans un second enclos. Là, Jimmy, Ben et Correy leur frappent l'arrière-train à l'aide de branches d'arbre, afin de les pousser à entrer une par une dans un tunnel. A l'expression de leur visage les garçons prennent plaisir à fouetter les bêtes, et lorsque l'une d'elles a le malheur de se coincer la tête entre les barreaux c'est à grand coups de pieds qu'ils la libèrent. Au moment où une vache récalcitrante a chargé sur les barrières de l'enclos pour échapper aux trois bourreaux, et s'est blessée faisant gicler le sang de son museau, mon cœur s'est fendu et mes yeux se sont remplis de larmes. Je suis sans doute trop sensible, ou trop naïve... Une fois dans le tunnel Jeff décide du sort de chacune des bêtes, et le fait savoir à Caroline qui actionne trois différentes portes menant vers trois enclos différents. Les mâles, les vieilles vaches et les infertiles sont à vendre, les femelles, taureaux et fertiles seront relâchés dans les champs, et les veaux seront traités. Les trois cent vaches enfin parquées, les garçons s'occupent des petits. Chacun utilise un bâton à décharge électrique pour les faire avancer, puis tour à tour, les bébés se font prendre dans un étai qui les fait basculer sur le côté. Correy immobilise leurs pattes arrière tandis que Ben marque chaque train au fer chaud. Les poils s'enflamment et les petits beuglent à la mort.



Jimmy poinçonne l'oreille gauche et arrache un morceau de l'oreille droite alors que Jeff castré quelques un des veaux en découpant leurs testicules d'un geste expert. La manipulation ne prend qu'une minute par bête mais chacune en réchappe terrorisée, et je reste là impuissante, en me disant que je devrais devenir végétarienne. Une fois cela terminé nous relâchons les bovins qui ne sont pas à vendre et retrouvons nos motos pour rentrer. Le soleil se couche et Correy, Ben, Jimmy, Caroline, Abby et moi fonçons à travers champs pour être le premier arrivé. Ce n'est qu'une fois sous la douche que je me rends compte de l'état de

ma jambe : mon tibia et mon genou sont violets et ont doublé de volume. Mais je suis trop épuisée pour m'en soucier et vais me coucher après avoir frugalement dîné.

C'est cette troisième journée de mustering qui est la plus intense, avec plus de huit cent vaches à conduire, parquer et traiter. Abby a laissé sa place à Linda et Alessio, deux backpackeurs italiens arrivés la veille au soir. Heureusement le barbecue préparé au déjeuner nous donne des forces, et tous les huit évoluons rapidement dans les nuages de poussière rouge soulevés par les bêtes. Au moment de rentrer, Jeff m'invite à monter dans hélicoptère pour un nouveau survol du bush, cette fois au soleil couchant. Enfin, tous rentrés à la ferme nous trinquons autour du feu pour célébrer la fin de notre travail.





Ce quatrième jour est en effet le dernier lever aux aurores. Nous conduisons le « road train » que Jeff a réservé aux enclos, et faisons monter les vaches dedans. Vers onze heures les cent cinquante bovins sont dans le camion à deux remorques direction Dubbo, où ils seront vendus. Notre partie du travail s'arrête ici, et je suis heureuse d'avoir participé à une expérience aussi peu commune. Je pense que toute personne qui mange de la viande devrait vivre

cela, afin de mériter ce qui se trouve dans son assiette.

Malgré la bonne ambiance, le dépaysement et l'intérêt du travail, cela fait un mois que je suis à la Tibooburra Station et décide de reprendre la route direction Perth. J'y ai un vol réservé pour Londres dans moins d'un mois : Back on the road !

Mercredi 23 Mai 2012. Jour 201. Australie – Broken Hill

Jeff m'avait promis de m'emmener à Broken Hill en avion, mais à mon réveil il m'annonce que la batterie de l'engin est à plat. Connaissant maintenant bien mon patron je doute de la véracité des faits, mais ne rétorque rien malgré ma déception. C'est le cœur serré que je fais le tour du propriétaire une dernière fois, et dis au revoir à Jeffrey, poules, oiseaux, chiens, chats, Jimmy et Caroline. J'ai l'impression d'être arrivée hier ; c'est fou comme le temps passe vite ! Nous quittons la ferme vers midi, accompagnés des italiens Linda et Alessio, ainsi que de Correy qui souffre d'une rage de dents. En chemin l'un des pneus de la voiture éclate, mais les garçons le changent en un rien de temps. Arrivés au Tourist Lodge en fin d'après-midi, Nick me saute dessus tout souriant et je suis gênée de voir pouffer mes collègues. C'est en prenant l'apéritif autour de la piscine que j'ai discuté pour la première fois avec Dallas, le patron. Il a acheté l'hôtel il y a cinq ans après



avoir vécu d'intenses années de travail pour la Banque Mondiale. Cette dernière accorde des prêts à des taux préférentiels aux pays en voie de développement, finance des projets d'ONG, et conduit de nombreuses recherches en rapport avec le développement de chaque pays. En tant que coordinateur de projet, il a voyagé dans quatre-vingt-deux pays, dont certains plusieurs fois, au cours des six dernières années. Le plus fou : Il a pris onze vols pour sept pays différents en une semaine, et en est arrivé au point de devoir écrire le nom du pays dans lequel il était sur un post-it avant de dormir ! Dallas et moi discutons ainsi de nombreuses heures de voyages : Sarajevo, Mostar, Varna et autres lieux magnifiques d'Europe de l'Est, encore épargnés par le tourisme de masse. Je lui pose mille et une questions et bois ses paroles le sourire jusqu'aux oreilles. Moi qui pensais qu'il était né à Broken Hill et qu'il n'avait jamais quitté les environs... Je me promets de ne plus jamais me fier aux apparences ! Des rêves de voyages pleins la tête, Alessio, Linda, Correy et moi



rejoignons Jeff au restaurant. Comme à l'accoutumée nous faisons bombance : apéritif, vin blanc en abondance, fruits de mer et plusieurs desserts différents. Au moment de payer Jeff tend sa carte bleue d'un geste nonchalant, sans même regarder l'addition qui s'élève selon moi à plus de trois cent cinquante dollars. Notre généreux patron remercié, je rentre à l'hôtel et me couche rapidement en prévision de ma première journée de stop. Je dois rejoindre Perth, c'est à dire traverser l'Australie sur trois mille kilomètres dont plus de mille kilomètres à travers le désert du Nullarbor. Certains diront que je suis folle, je répondrai « Oui, d'aventures... ».

Jeudi 24 Mai 2012. Jour 202. Australie – Port Augusta

A neuf heures Jeff me réveille pour notre dernier petit déjeuner ensemble. Chocolat chaud, muffins et pancakes avec marple sirop, c'est le ventre plein que je prends les italiens, Correy et Jeff dans mes bras pour leur dire au revoir. Tous semblent tristes de me laisser partir, mais je leur promets de les appeler si je reviens vers Broken Hill. Les amis que Dallas a contactés la veille pour me faire parcourir trois cents kilomètres sont à l'heure au rendez-vous, et je m'installe confortablement à l'arrière de la voiture. Nous discutons un moment, mais le confort est tel que je m'endors... et ne rouvre les yeux qu'une fois arrivés à Peterborough. Il fait froid et il pleut, heureusement que j'ai gardé la veste déchirée de Nick ! Deux différentes voitures m'emmènent sans difficulté à Port Augusta, dernière grande ville avant le désert où j'avais prévu de passer la nuit. Je me rends donc au Coles, l'un des deux plus grands supermarchés d'Australie, afin d'acheter une tente pour pouvoir être à l'abri de la pluie. Malheureusement ils n'en vendent pas, et il est trop tard pour trouver un autre magasin. Alors que je suis en train d'évaluer les solutions qui s'offrent à moi tout en mangeant un sandwich assise devant le centre commercial, un agent de sécurité vient à ma rencontre. « Il va faire moins de dix degrés cette nuit » me dit-il, tout en m'invitant à dormir dans un refuge pour aborigènes. Je suis déjà frigorifiée, et l'idée me paraît être une expérience intéressante. Mal aimé des australiens, je vais enfin pouvoir me faire ma propre opinion de ce peuple ! Déposée par l'agent, je fais la rencontre des personnes déjà présentes : deux femmes et trois hommes, tous les cinq saouls. Le personnel est lui aussi aborigène, et tous parlent une langue qui m'est inconnue. J'apprends que bonjour se dit « Nanga », et tente à mon tour de leur faire répéter quelques mots de français, dans de grands éclats de rire. Ma carte de l'Australie étalée sur la table de la cuisine, ils regardent incrédules le tracé au feutre de mon trajet à travers le pays. Puis chacun me pointe du doigt l'endroit où vit sa famille, au milieu du désert. Enfin, tous les six avalons un plat chaud préparé par le personnel, puis allons nous coucher dans des dortoirs différents. Allongée dans mon lit, je remercie silencieusement la vie de m'avoir offert cette soirée inattendue. C'est la première fois que partage un moment avec des aborigènes et ne regrette pas du tout : ils m'ont accueillie à bras ouverts.

Vendredi 25 Mai 2012. Jour 203. Australie – Port Augusta

A six heures du matin il y a un tel vacarme dans le refuge que je suis réveillée, et en profite pour sortir de mon lit. Une douche chaude et quelques toasts avalés sur le pouce, puis l'une des surveillantes m'accompagne dans une station essence située à l'entrée de la ville. Je sais par expérience qu'il vaut mieux se placer à la sortie de la ville, cependant cette dernière

m'assure que tous les camionneurs font leur pause à cet endroit. Mais le lieu est définitivement très mal choisi : Après quatre heures de stop je suis toujours sur le bord de la route avec ma pancarte. A midi un homme me propose de me déposer à la sortie de Port Augusta, sur la route du désert. C'est déjà mieux, mais la dizaine de voitures qui s'arrête ne m'offre que quelques kilomètres seulement, et je refuse. Épuisée et engourdie par le froid, je suis trempée de la tête aux pieds car il pleuvine depuis le matin. Les yeux à moitié clos, je manque de m'endormir à plusieurs reprises mais tente de me ressaisir en sautillant sur place. Obsédée par le fait de monter dans un camion allant directement à Perth, à dix-huit heures, alors que la nuit tombe, je suis toujours sur le bord de la route. Ayant commencé ma journée de stop à huit heures du matin, cela fait donc dix heures que j'attends ! C'est incroyable, le record est largement battu ! Il était jusqu'alors de trois heures : lorsque nous essayions de sortir de Barcelone avec Doc, cela nous avait paru une éternité. Je pense à retourner au refuge où les surveillants m'ont priée de revenir si j'étais bloquée dans la ville, quand une voiture s'arrête. La femme qui est au volant ne me propose pas de m'emmener à Perth, mais de dormir chez elle, au chaud. Son mari et elle, qui m'ont vue attendre toute l'après-midi sous la pluie, m'offrent un toit, une douche et un repas. La maison est chaleureuse, joliment décorée, et le feu de cheminée très agréable. Étant allé en France à plusieurs reprises, Alan, le père, me propose du vin rouge dans un français correct, et semble déçu d'apprendre que je préfère le blanc. Ce soir Yollande reçoit ses amies pour une « réunion chiffons », et j'assiste à la démonstration en souriant, avant de m'excuser. En effet, n'ayant dormi que dix heures en deux jours, je sombre dans le lit de Sean leur fils de vingt et un ans, absent cette nuit-là.



Samedi 26 Mai 2012. Jour 204. Entre Port Augusta et Kalgourlie

Épuisée de ma longue journée de stop j'ai oublié de régler mon réveil et ne sors du lit de



Sean qu'à neuf heures. Yollande, déjà levée, nous a préparé un merveilleux petit déjeuner : tartines, œufs, bacon et tomates que j'engloutis goulûment. Toutes les deux allons ensuite en ville pour acheter une tente. Ainsi, j'aurais au moins un toit au-dessus de la tête au cas où on me dépose au milieu du désert. Ce n'est qu'à dix heures que je suis conduite sur le bord de la route, à l'endroit même où elle m'avait récupérée la veille. Je suis prête à affronter le froid grâce au pull polaire qu'elle m'a gentiment donné, ainsi qu'à la faim grâce à un sac rempli de victuailles. Mais au bout de trente minutes

seulement, un énorme camion s'arrête. N'en croyant pas mes yeux je récupère mes affaires en hâte, cours vers celui-ci, escalade l'engin et ouvre la porte : Deux hommes... Aïe. Je me rappelle alors de la règle fixée avec Doc : « Ne jamais monter avec deux hommes. » Mais lorsqu'ils me disent qu'ils vont à Perth, je ne peux refuser de peur de passer une nouvelle

journée dans le froid. Feignant de noter la plaque d'immatriculation du véhicule dans mon téléphone, je m'installe à la place du passager. Il m'est arrivé à plusieurs reprises de refuser de monter dans des voitures car les chauffeurs ne m'inspiraient pas confiance, et jusqu'ici mon intuition de m'a jamais trompé. Sam et Peter travaillent ensemble depuis de nombreuses années, ils se relayent toutes les quatre heures pour conduire pendant que l'autre dort. Peter est un motard famélique dont la barbe hirsute et décolorée masque la moitié du visage, et Sam un petit rondouillard au régime qui se goinfre de fruits. Ils font le trajet de Perth à Melbourne aller et retour chaque semaine, c'est à dire six mille cinq cent soixante kilomètres de route en ne s'arrêtant que pour aller aux toilettes. Sam est ravi d'avoir quelqu'un à qui parler, et rit à gorge déployée de ses propres blagues tout en tapant des pieds. Peter lui est à moitié sourd, et parle comme s'il avait la bouche pleine ce qui rend la communication entre nous difficile. A défaut de discuter il me pointe du doigt tous les animaux morts que nous croisons : Wombats, kangourous et lapins par dizaines, ainsi que quelques dingos vivants, eux. C'est la première fois que je vois ces chiens sauvages et suis frappée de leur maigreur. Je reconnais le peu de stations essence que l'on croise pour m'y être arrêtée il y a six mois avec Lylian, et me remémore les faits en souriant. A la nuit tombée les garçons m'achètent à manger car ils trouvent que je suis trop maigre, puis m'invitent à me coucher sur la banquette superposée. Le camion est tellement secoué que j'ai la nausée et ai peur de vomir, mais finis par m'endormir les pieds posés sur mon sac à dos.



Dimanche 27 Mai 2012. Jour 205. Australie – Kalgoorlie

C'est vers trois heures du matin que je me réveille, après que Sam et Peter aient tous les deux conduit quatre heures. J'ai décidé de descendre à Coolgardie, à six cent kilomètres de Perth, pour aller voir Kevin que j'ai rencontré il y a six mois chez Scotty. La région est envahie de mines en tous genres, et Sam s'arrête pour laisser passer un train chargé de nickel, long de trois cent mètres. A cinq heures il me dépose dans la seule station essence de la ville, et je les remercie en leur souhaitant bon courage pour la fin de la route. Le soleil n'étant pas encore levé, je décide de déplier ma tente dans un terrain vague afin de terminer ma nuit de sommeil. Six heures plus tard j'émerge enfin et replie la maison de toile. Faisant du stop pour Kalgoorlie je suis frappée de la largeur de la route, et apprends en lisant un écriteau qu'un siècle auparavant des chameaux servaient à transporter le matériel dans les mines. Plus robustes que les chevaux ils sont aussi plus imposants, et nécessitent un large espace



pour faire demi-tour et se croiser. Une famille de Papou Néo Guinéens à l'accent prononcé m'accompagne gentiment jusqu'à la maison de Kevin, où je le trouve plongé dans le moteur de sa voiture. Venant d'emménager, les lieux sont totalement vides, les murs à moitié peints et le sol de béton nu, mais l'endroit est spacieux et lumineux. Il m'emmène au point de vue dominant Super Pit, la plus grande mine d'or à ciel ouvert d'Australie.

Absolument gigantesque ! Trente tonnes d'or en sont tirées chaque année, pour plus de quinze millions de tonnes de roches creusées. Des dizaines de camions-bennes remontent les gravats à la surface en empruntant d'innombrables routes sinueuses. Quelques huit cents personnes sont employées et font fonctionner le site vingt-quatre heures sur vingt-quatre. J'ai l'impression de voir des fourmis travailler. Étant lui-même ouvrier dans une mine, Kevin m'apprend que j'ai besoin d'un permis spécial pour visiter les lieux, et nous rentrons à la maison. Plusieurs de ses amis passent dire bonjour et regarder la télé, puis je m'endors dans son lit. Aujourd'hui était un jour spécial : cela fait un moi que je n'ai pas fumé, après sept ans d'addiction je pense enfin avoir réussi à pouvoir me passer de nicotine !



Lundi 28 Mai 2012. Jour 206. Australie – Kalgoorlie

Comme tous les ouvriers miniers, Kevin a un rythme de travail très soutenu. Il effectue douze heures par jour pendant deux semaines, puis a une semaine de congé avant de recommencer quinze jours. Cela ne lui laisse que peu de temps pour s'occuper de sa maison, et j'en profite donc pour faire la vaisselle et laver la cuisine qui était dans un état désastreux. Fière d'avoir grandi dans cette ville du désert australien, il m'emmène voir un site volcanique à la roche de couleur violette qui serait, selon lui, l'unique roche de cette espèce au monde, et la plus ancienne d'Australie. Cependant l'endroit est décevant et la pierre semblable à



toutes les autres. Je doute de l'exactitude des faits mais, polie, ne lui en dis rien. Kalgoorlie est par ailleurs très intéressante, et sûrement l'une des villes les plus historiques du pays depuis l'époque de la ruée vers l'or dans les années 1890. Kevin et moi déambulons dans les rues qui ont gardées leur allure de décors de western. Les boutiques et les bars sont alignés sous des galeries en bois, avec au-dessus l'étage unique des chambres. Je suis étonnée de trouver des « bordels » avec pignon sur rue, et de me voir offrir une bière par une serveuse en tenue légère dans un pub

classique. Nous rentrons ensuite à la maison où l'un de ses amis m'offre une bouteille de Shiraz de dix ans d'âge. Je suis touchée, mais aucun de nous n'a de tire-bouchon et l'on ne peut malheureusement pas la boire. À défaut de goûter le bon vin rouge, tous les trois nous goinfrons de kebabs en regardant un film. Puis, ce dernier fini, je me retire et me couche afin de me lever le plus tôt possible le lendemain.

Mardi 29 Mai 2012. Jour 207. Australie – Perth

Levée à sept heures trente, j'embrasse Kevin et quitte la maison sans petit déjeuner. Marchant le pouce tendu, je croise un vieux monsieur qui me propose de m'avancer de

quarante kilomètres, puis un autre de trois cents. Les deux personnes âgées sont des encyclopédies vivantes, et me confirment que la région était volcanique et est très ancienne. Nous discutons des heures et je bois leurs paroles avec intérêt. A midi j'ai parcouru plus de la moitié du chemin vers Perth, et m'accorde une pause déjeuner assise sur le bord de la route. Un couple de kiwis (habitants de la Nouvelle-Zélande) expatriés me permet ensuite de rejoindre ma destination finale en longeant la Gold Pipeline sur tout le trajet. L'eau de la ville de Kalgoorlie étant dix fois plus salée que la normale, elle est reliée à Perth par un tuyau d'eau de cinq cent trente kilomètres de long. Il s'agit du plus grand tuyau de transport d'eau au monde. Le désert ayant cédé sa place aux bâtiments et hangars, lorsque nous



arrivons dans la capitale de l'Ouest australien, je suis surprise de la densité de la circulation et du nombre de feux rouges. Avoir passé trois mois dans le désert et dans de petites villes m'a fait oublier combien le trafic et le bruit pouvaient être pénibles. C'est à seize heures que le couple me dépose devant chez Scotty qui m'a laissé la clef sous le paillason. Comme c'est étrange de revenir ici après six mois ! Je réalise alors que mon voyage touche à sa fin... A plus de minuit lorsqu'il rentre du travail, Scotty me saute dans les bras et nous restons éveillés une partie de la nuit à discuter.

Du Mercredi 30 Mai au Samedi 16 Juin 2012. Jour 225. Australie – Perth

Etant réceptionniste dans une auberge de jeunesse, Scotty travaille de nuit et est complètement décalé. Je profite du fait qu'il dorme la journée pour régler mes papiers de banque avant mon départ du pays, me promener à Perth, et jongler. Les vingt-cinq dollars de l'heure gagnés durant mon mois à Melbourne sont bien loin, à Spearwood où nous habitons les amateurs de jonglage m'en offrent deux cent pour trois heures de travail par jour. Ayant progressé depuis Février je jongle maintenant au-dessus de ma tête et derrière mon dos, ce qui plaît aux australiens qui me tendent billets par dizaine. Après une courte après-midi de travail je rejoins Scotty à la maison les bras chargés de victuailles : Glaces, donuts, gâteaux, biscuits, pizzas, pain à l'ail... Une nourriture saine que nous engloutissons devant des films que je suis ravie d'enfin comprendre sans sous-titres. L'un des précédents Couchsurfeur de Scotty nous a invités à son mariage avec une néo-zélandaise, au seizième étage d'une tour d'affaires en plein cœur de Perth. La cérémonie animée par une femme chinoise pince sans rire n'a duré que quinze minutes montre en main, mais le moment fut fort en émotion pour les deux tourtereaux en couple depuis six mois seulement. La famille du marié y a assisté depuis la Belgique grâce à Skype, merveilleux outil de technologie. Les vœux prononcés, les alliances échangées et une centaine de photos plus tard nous avons gentiment été remerciés pour laisser place à un nouveau ménage.

Scotty, l'un de ses amis et moi, sommes allés un week-end à Collie, petite ville située à deux heures au Sud de Perth. Reçus par un vieil ami tenancier du pub le plus animé de la ville, tous les trois avons passé deux jours à visiter les environs, dont Gnomesville une petite forêt remplie de nains de jardin. Sur environ trois cent kilomètres carrés, des milliers de statuettes colorées ont été déposées par les touristes de passage depuis des années, rendant le site

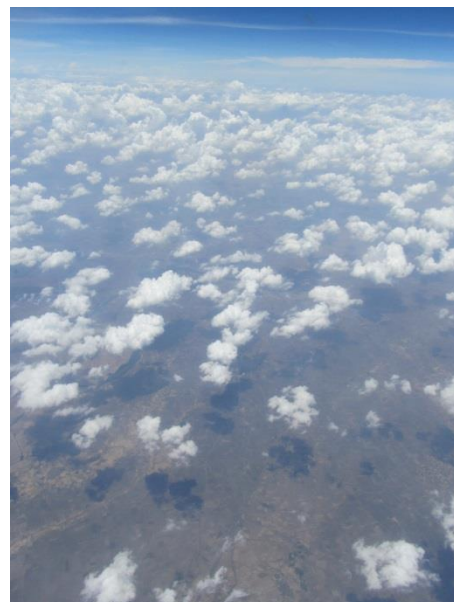


tout à fait incroyable. Nous n'en avons pas cru nos yeux et avons déambulé plusieurs heures admirant les nains venus de toute l'Australie, et riant devant les plus farfelus. De retour à Perth c'est morose que j'ai dit au revoir aux copains de Scotty avec qui je me suis liée d'amitié il y a six mois. Il est temps pour moi de quitter le pays, et j'ai l'impression de

laisser une partie de mon cœur. Mais j'aime l'Australie à tel point que je suis certaine de revenir pour une deuxième année de voyage, et pourquoi pas ... pour la vie !

Dimanche 17 Juin 2012. Jour 226. Angleterre – Londres

« Ca y est... » ai - je pensé toute la nuit, me tournant et me retournant dans mon lit sans réussir à trouver le sommeil. C'est mon dernier réveil en Australie, et le plus douloureux de ces six derniers mois. A la manière d'un automate je remplis mon sac à dos une dernière fois, laissant une partie de mes affaires que je reviendrai chercher chez Scotty. Grâce à la fortune gagnée en jonglant, j'ai acheté des cadeaux à mes proches dont du beurre de cacahuète et du sirop d'érable en quantité impressionnante. Déposée à l'aéroport par mon hôte, nous nous étreignons avec émotion puis je le regarde s'éloigner les larmes aux yeux. Mais n'ayant pas le temps de traîner, je profite de l'ouverture des guichets pour enregistrer mes bagages rapidement. A l'annonce du verdict je suis soulagée : mon sac à dos pèse dix-huit virgule huit kilos et mon bagage à main six virgule neuf. Sachant que vingt kilos en soute et sept kilos en cabine sont autorisés, on peut dire que je suis chanceuse ! Et cela ne s'arrête pas là. Air Asia, la compagnie aérienne chez qui j'ai acheté mon billet il y a un an ayant cessé de desservir l'Europe, a annulé ma réservation. Madame Sebban, ma prof de tourisme de BTS contactée à la rescousse depuis l'Australie, a appelé la compagnie et m'a obtenu un nouveau billet chez Malaysia Airlines. Contrairement à la rustique Air Asia, Malaysia Airlines offre un confort qui m'a presque fait oublier le départ de « mon pays de cœur ». Copieux plateaux repas, collations, boissons à volonté, chaque passager disposant d'un écran individuel sur lequel il peut choisir entre films, séries télévisées, documentaires, jeux vidéo et musiques par centaine. Les dix-sept heures de vol passent donc à toute allure, ponctuées par quelques siestes réparatrices. De nombreuses balades me permettent aussi d'admirer le paysage depuis un hublot, car je n'ai pas la chance d'être assise à côté de l'un d'eux. Nous survolons l'Inde et le Pakistan, et je m'émerveille devant un immense fleuve rouge d'eau salée qui serpente à travers le désert immaculé. Enfin, c'est à seize heures que nous arrivons à Londres, grâce à un retour vers le futur. Mes bagages récupérés, je découvre le « tube », métro londonien aux incalculables lignes, qui me dépose à Canada Water où m'attend Jason mon nouveau Couchsurfeur. A peine le temps de déposer mes affaires et je suis entraînée dans un pub diffusant le match de l'Allemagne, car c'est l'Euro 2012. Les australiens n'aimant pas du tout le football, j'en avais oublié cet important évènement européen ! Jason est américain et me présente ses colocataires : Swag est hindou, Kristina allemande, et ils partagent un appartement de quatre chambres avec un



jeune canadien. Le match enfin fini tous les quatre rentrons à la maison et je me couche épuisée tandis que le jour se lève à Perth.

Lundi 18 Juin 2012. Jour 227. Angleterre – Londres

La vie étant excessivement chère en Australie, je ne me suis pas achetée de nouveaux habits depuis six mois. Lassée de porter pantalons troués et baskets crasseuses tous les jours, je



passe donc la première de mes journées londoniennes à faire du shopping. Arpenter les boutiques de l'immense rue commerciale d'Oxford Street me permet de rentrer à la maison avec deux gros sacs de vêtements neufs, après m'être perdue dans le métro. Moi qui me déplace les yeux fermés à Paris, je n'arrive pas à comprendre le « tube » de la capitale anglaise, et suis obligée de demander de l'aide aux citadins pressés. Peu souriants, je suis frappée de leur manque de coopération mais finis tout de même par trouver le bon chemin et retrouve mes amis. Jason nous a cuisiné un plat de

nouilles asiatiques que j'engloutis rapidement car je n'ai pas déjeuné, et me couche encore fatiguée du décalage horaire.

Jour 228. Angleterre – Londres

Levée de bonne heure pour la visite à pied de la ville à laquelle j'ai prévu de participer, je rejoins un groupe cosmopolite d'une trentaine de personnes mené par un jeune guide anglais. Pendant trois heures nous marchons dans Londres et nous arrêtons devant Buckingham Palace, Hyde Park Corner, Nelson's Column, Trafalgar Square, St James's Park, l'arche de Wellington, Big Ben, le Parlement, l'abbaye de Westminster et les gardes montés.

Je suis le groupe en slalomant à travers les milliers de passants, et manque de me faire écraser par des bus rouges à plusieurs reprises. Le soixantième anniversaire de la reine Elisabeth II et l'approche du lancement des Jeux Olympiques ont attiré des touristes des quatre coins du monde, et je me sens oppressée par tant de mouvement ! Environ dix millions de personnes vivent à Londres, c'est la moitié de la population de toute l'Australie, et le changement est trop brusque pour moi. Quelques minutes avant la fin de la balade guidée je quitte discrètement le groupe et vais m'asseoir au bord de la Tamise, seule et au calme.



Puis c'est en début de soirée que je rejoins mes hôtes dans un pub australien bondé qui diffuse les matchs de la France et de l'Angleterre. La bière coule à flot, les anglais chantent, crient et sont ravis de voir leur équipe battre l'Ukraine tandis que les français perdent contre la Suède. Au coup de sifflet final le pub et tout le pays rentrent en ébullition et chacun danse avec sa chope tandis que je fais profil bas, déçue. Le difficile moment passé, Jason, Swag, Kristina et moi rentrons à la maison ayant acheté de la nourriture indienne « à emporter », et nous régalons avant de nous coucher.

Mercredi 20 et Jeudi 21 Juin 2012. Jour 230. Australie – Stonehenge et Londres

Jason et moi, avons prévu d'aller à Stonehenge pour le solstice d'été, et prenons un bus en début d'après-midi. Situé dans la plaine du Salisbury à deux heures à l'Ouest de Londres, le plus beau monument mégalithique d'Europe classé au Patrimoine Mondiale de l'Humanité, ouvre exceptionnellement ses portes chaque nuit du 20 Juin. Au solstice d'été, les premiers rayons du soleil traversent le cercle formé d'une vingtaine d'immenses menhirs, et viennent frapper la Heel Stone, à l'extérieur du cercle. Au solstice d'hiver, les rayons passent entre les deux trilithes placés aux extrémités du "fer à cheval" intérieur. Construit depuis environ cinq mille ans, les Celtes ont toujours voué un grand respect à ce site, à l'époque utilisé par les druides pour des cérémonies. Mais malgré cela, encore aujourd'hui personne ne sait

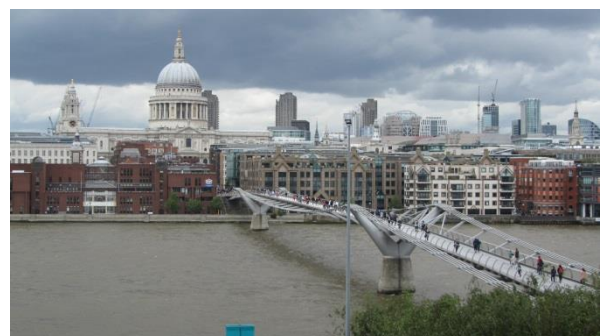


vraiment qui a construit Stonehenge, ni pourquoi. Certains pensent à un temple, d'autres à un monument funéraire ou encore à un observatoire astronomique. De récentes découvertes laissent cependant penser qu'il s'agissait d'un lieu de sépulture. Le bus rempli de fêtards nous dépose à Amsbery où nous faisons la rencontre de Sony, un jeune brésilien étudiant en Allemagne venu spécialement pour le solstice. Tous les trois marchons depuis la

ville jusqu'au mystérieux site, sur deux kilomètres. Pour l'occasion particulière, l'accès au centre du cercle sacré des pierres ancestrales est possible, et nous pouvons même les toucher. Des hommes et des femmes vêtus d'habits celtes sont regroupés çà et là, des jongleurs font sauter balles, massues, cerceaux et diabolos lumineux, et plusieurs personnes jouent de la musique au centre des pierres. L'ambiance est incroyable et je laisse Jason et Sony pour me balader de groupe en groupe et discuter avec les jeunes venus du monde entier. A minuit il commence malheureusement à pleuvoir, et au petit matin, alors que le soleil se lève, je rejoins mes camarades frigorifiés autour d'un feu de camp. Ayant crapahuté toute la nuit je suis trempée et pleine de gadoue. Tous les trois retournons donc en ville pour nous mettre à l'abri du froid et de la pluie, et boire un chocolat chaud. Tous les fêtards excités de la veille dorment dans le car qui nous ramène à Londres, et Jason et moi quittons Sony pour rentrer à la maison. Comme prévu, Swag m'apprend à cuisiner un carry au poulet, succulent plat indien dont j'ai noté la recette. Enfin, je m'endors bien au chaud enroulée dans mon duvet.

Jour 231. Angleterre – Londres

Alors qu'il faisait relativement beau depuis mon arrivée, ce matin il pleut à verse et le froid s'est installé. Manquant de courage pour visiter à pied et sous le déluge, j'ai décidé de m'installer à l'étage d'un des typiques bus rouge de Londres et de ne plus en bouger. Je passe ainsi deux heures à me faire conduire dans les rues de la capitale, avec une vue panoramique d'exception. Je me réfugie ensuite dans le Tate Modern Museum et y visite les expositions temporaires ainsi que le bâtiment. Ancienne centrale électrique désaffectée, il renferme des œuvres d'art moderne et décalé je ne n'apprécie pas



particulièrement. C'est en fin d'après-midi, alors que le mauvais temps persiste, que je me dirige vers la gare pour accueillir Solène, l'une de mes amies de France, venue en Angleterre partager les derniers jours de mon voyage. Après de vives embrassades et des bavardages sur le chemin du retour à la maison, nous avons l'impression de ne pas nous être quittées depuis ces sept derniers mois. Les présentations avec mes colocataires faites, nous décidons de sortir et d'aller danser au cœur de Londres, jusqu'au bout de la nuit pour « rattraper le temps perdu ».

Jour 232. Angleterre – Londres

La nuit a été courte, mais Solène veut, à son tour, profiter des bonnes affaires des magasins de la capitale anglaise. Je l'emmène donc à Oxford Street, que je connais maintenant très



bien, et nous passons la journée à marcher de boutique en boutique. En fin d'après-midi, des sacs pleins les mains, nous rejoignons Jason, Swag et d'autres amis dans un bar situé au centre de la ville. Ce soir les bleus jouent contre l'Espagne, c'est le quart de finale de l'Euro de football et j'espère les voir gagner. Mais le jeu des français n'est pas à la hauteur de notre engouement, et ils perdent, signant ainsi leur renvoi de la Coupe d'Europe. Je suis très déçue mais tant pis, cela ne nous empêchera pas de faire la fête ! Tous

ensembles continuons la soirée dans un bar dansant, groupe cosmopolite d'au moins huit nationalités différentes. Mais, fatigués de la veille, les douze coups de minuit nous poussent à rentrer à la maison.

Jour 233. Angleterre – Londres

Bien reposées, Solène et moi nous levons de bonne heure pour assister au changement des gardes à Buckingham Palace. Impassibles, nous essayons de les faire rire en souriant mais rien n'y fait, ils ne nous regardent même pas. J'emmène ensuite mon amie voir Trafalgar Square et Big Ben, avant de rejoindre Jason et Swag au marché de Camden qui regroupe des stands de nourriture des quatre coins du globe. Tibétain, sri lankais, malais, bolivien, équatorien, mauritanien ou angolais, les parfums se mêlent aux couleurs pour éveiller l'appétit de chacun. Tous les quatre prenons un plat différent et nous délectons de ces nouvelles saveurs, parfois très épicées. Jason nous conduit ensuite à la Tour de Londres, grande forteresse ayant servi de prison en derniers lieux, ainsi qu'au London Bridge qui enjambe la Tamise. Enfin nous nous installons dans un pub pour regarder le match de l'Angleterre contre l'Italie, en mangeant un hamburger accompagné d'une bière, comme tous les britanniques du pays. Mais après quatre-vingt-dix minutes de jeu, trente minutes de prolongation et des tirs au but qui ont fait retenir le souffle des habitants de toute l'Angleterre, l'Italie s'est imposée dans



de grands cris de déception. Chacun s'en est alors allé morose, laissant derrière lui nombre de chopes de bières vides. Je boucle ce soir mon sac pour la dernière fois, remplissant la valise à moitié vide de Solène avec les nouvelles affaires achetées la veille.

Lundi 25 Juin 2012. Jour 234. Angleterre – Londres

Ca y est c'est le grand jour ! Solène et moi embrassons Jason et Swag qui ont été des hôtes parfaits. Je leur promets de les revoir, Jason aux Etats-Unis et Swag en Inde, avant de refermer la porte de l'appartement derrière moi. Toutes les deux sommes chargées comme des ânes, et arrivons à la gare sans avoir le temps ni d'échanger notre monnaie, ni de nous faire rembourser notre carte de transport. Dans le car, dont j'ai payé ma place quinze euros, le chauffeur est des plus désagréables et l'on ne peut pas s'asseoir côte à côte. Nous quittons l'Angleterre par la Manche traversée en quelque dizaines de minutes grâce au tunnel, puis entrons en France que j'ai quitté il y a deux cent trente-quatre jours. Sans faire une seule pause il nous dépose à Paris en fin d'après-midi, où l'amie qui devait venir nous chercher m'a annoncé trop tard qu'elle ne viendrait pas. Elle a de plus avoué à ma mère que je rentrais aujourd'hui, surprise que j'avais prévue depuis plusieurs mois déjà, en taisant la date! Qu'à cela ne tienne, Solène et moi prenons le métro pour rentrer, entre employés stressés et non souriants, tout juste sortis du travail. Je me fais agresser par un jeune car je marche trop lentement, puis par un autre car mon sac est trop imposant. Décidément, quelle joie de rentrer en France ! Descendu du bus à Viroflay, je rentre chez moi où ma mère et mon cousin m'accueillent, feignant d'être surpris, jusqu'à ce que je leur fasse remarquer la tarte qui trône fièrement sur la table. Après sept mois d'absence ma chambre n'a pas changé, mais la poussière a pris position et le colis envoyé depuis Bangkok m'attend, remplis de cadeaux et de souvenirs de ce superbe mois en Asie.



L'Australie, six mois sous le tropique du Capricorne, des paysages de rêve et une faune exceptionnelle. Des milliers de kilomètres de stop parcourus grâce à des habitants généreux, souriants et gentils, un voyage que je n'oublierai jamais. J'ai laissé une partie de mon cœur là-bas, et je me dois d'y retourner !